This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

US
36850
10 A

.S 36850.10
A

Uncle Credit

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

BOUGHT FROM
THE FUND BEQUEATHED BY
HORACE DAVIS
(A.B. 1849, LL.D. 1911)
OF SAN FRANCISCO

"FOR THE PURCHASE OF BOOKS RELATING TO THE
NORTH PACIFIC OCEAN AND IT'S SHORES"

DIX ANS

SUR LA

COTE DU PACIFIQUE

PAR UN

MISSIONNAIRE CANADIEN

en faveur d'une bonne œuvre.

Prix : 25 centins.

QUÉBEC :
IMPRIMERIE DE LÉGER BROUSSEAU.
9, rue Buade

1873.

US 36850.10
A
HARVARD COLLEGE
OCT 26 1920
LIBRARY
Davis fund

By François Xavier Blanchet

BUT DE CETTE BROCHURE. (1)

Je me propose, dans ce récit, d'écrire quelques uns des souvenirs que m'ont fournis dix années passées en Orégon, années qui embrassent une période de la plus grande activité morale, politique et sociale de son peuple. J'ajouterai quelques détails touchant mon voyage sur les océans Atlantique et Pacifique, et sur mon retour par le chemin de fer qui traverse le nouveau continent. L'auteur de ces pages, comme missionnaire, sur les frontières de l'Orégon et de la Californie, a eu amplement occasion de connaître ces deux grands Etats et les traits caractéristiques de leurs habitants. Quoique cent récits aient été faits relativement aux régions situées à l'ouest des Montagnes Rocheuses, néanmoins ces pages pourront servir à suppléer bien des omissions faites par les touristes qui ont visité ces beaux et intéressants pays et au sujet desquels ils ont raconté leurs impressions. Un coup-d'œil jeté sur les traits physiques et géologiques de cette plage lointaine ne sera pas hors de propos.

[1] L'auteur demande d'avance l'indulgence du lecteur, vû qu'il a constamment parlé la langue anglaise depuis dix ans, et qu'en outre, il n'a eu ni le temps ni l'habileté de mettre plus de perfection dans son œuvre.

DIX ANS

SUR LA

COTE DU PACIFIQUE.

GÉOGRAPHIE, CLIMAT ET PRODUCTIONS, ÉTAT RELIGIEUX.

La vaste chaîne de montagnes, qui, dans le Sud de l'Amérique, porte le nom de Cordillières, se prolonge en passant par l'Amérique centrale et le Mexique, jusqu'à la rivière McKenzie et la mer glaciale. En entrant dans le continent de l'Amérique du Nord, cette vaste chaîne se partage en deux branches, renfermant une plaine aride d'un immense étendue et d'une élévation de 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer. La branche de l'Est s'appelle les Montagnes Rocheuses de 10 à 12,000 pieds d'élévation. Mille ruisseaux descendent de ses flancs et vont grossir le Père des eaux, connu sous le nom de Mississipi. Le plateau à l'ouest des Montagnes Rocheuses, quoiqu'il puisse être en quelques endroits propre à l'agriculture et aux pâturages, est, comme il a été dit en général, stérile et d'un triste aspect. Au centre se trouve le grand Lac Salé, sur les bords duquel on remarque l'établissement des Mormons. A

l'exception du fleuve Colorado, aucun cours d'eau important ne descend vers l'océan, à travers la barrière rocheuse de ce vaste plateau ; les quelques rivières qui en arrosent la surface vont se décharger dans le bassin du Lac Salé ou disparaissent dans la poussière alcaline du sol.

A l'ouest de cette plaine apparaissent les pics de la Sierra Nevada, comme des pinacles, couverts de neiges éternelles ; ils forment une muraille continue, variant de 10 à 15,000 pieds de hauteur. Cet immense mur de granit—en se prolongeant vers le Nord, porte le nom de Cascades. Il présente aux regards du voyageur une perspective d'une grandeur incomparable, pendant qu'il renferme et forme par le versement de ses eaux du côté de l'Ouest, ce qu'on appelle le jardin de l'Occident, à savoir : la la Californie et l'Orégon.

Ces régions favorisées d'un ciel propice et d'une fertilité étonnante, s'étendant depuis le 30ème degré de latitude N. jusqu'au 47ème (y compris le territoire de Washington), ont une largeur approximative de 250 à 275 milles. Leur superficie, de 270,000 milles carrés, excède celle de la Grande Bretagne, avec l'Irlande, l'Ecosse et d'autres petits états de l'Europe. La forme et l'apparence générale du pays représentent une immense crèche ; les montagnes de la côte du Pacifique à l'ouest, et celles de la Sierra — Nevada et des Cascades à l'Est en forment les parois, et renferment dans leur sein une série de plaines et de vallées d'une fécondité inouïe. Ces plaines étaient autrefois des bassins d'eau douce ou salée, mais à présent

elles sont remplies par les éboulis des montagnes accumulés pendant des siècles. Des rivières innombrables, passant par des ravins et des précipices, courent se jeter dans le Sacramento et la Colombie, qui à leur tour vont se verser dans l'Océan.

Quoique la Californie et l'Orégon soient sur les mêmes latitudes que les Etats de la Nouvelle Angleterre et le Canada, le climat, surtout en Californie, est presqu'aussi doux qu'aux Tropiques. Les deux tiers des mois de l'année sont sans pluie ; la neige et la glace sont presqu'inconnues, excepté à une grande élévation. Au Sud et au Midi de la Californie, il y a au moins 200 jours sereins dans l'année ; les osiers fleurissent en toute saison, le raisin vient en abondance même à la hauteur de 3,000 pieds au-dessus du niveau du Pacifique ; les oranges, les figues, les olives mûrissent comme des plantes indigènes ; en un mot, toutes les productions et tous les fruits de la zône tempérée et semi-tropicale y réussissent à merveille.

Au Sud de l'Orégon, la distribution de la chaleur et du froid, du temps sec et du temps pluvieux est presque la même jusqu'au Nord de la Californie ; peut-être y a-t-il un peu plus de pluie et de froid. Ordinairement les neiges disparaissent, absorbées par l'air ou par la porosité du sol, à mesure qu'elles tombent. Plus on se dirige vers le Nord de cette contrée, plus le climat devient humide, étant plus exposé à la brise de la mer. L'Est de l'Orégon a un froid assez rigoureux pendant la saison de l'hiver. Il en est ainsi de l'Est du Territoire

de Washington, tandis qu'à l'Ouest l'hiver est assez chaud, quoique pluvieux.

La belle et grande vallée de la rivière Willamette, celles des Coquins, de l'Umpqua et du Grand Rond, en Orégon, et la magnifique plaine de la rivière Cowlitz, dans le territoire de Washington, sont extrêmement fertiles. Le blé, l'avoine, l'orge, le maïs, les pommes de terre, le mil, tous les légumes des jardins y viennent dans la plus grande perfection. Le blé produit de 20 à 40 boisseaux par acre; l'avoine de 40 à 70; l'orge et le maïs, surtout au Sud, de 25 à 50. Jamais la moisson ne manque; jamais la sécheresse, la rouille et les insectes ne détruisent la récolte. Seulement, deux fois en 30 ans, la pluie l'a endommagée. A San Francisco et en Angleterre, le blé de l'Orégon se vend à un prix supérieur. Tous les fruits s'y recueillent en abondance, particulièrement au Sud de l'Orégon, où le raisin, la pêche, l'abricot et la figue ne sont pas surpassés par ceux de la Californie.

Les grandes vallées des rivières Sacramento et de St. Joachim, et une infinité d'autres petites plaines à l'intérieur de la Californie, produisent 30, 35 et 40 minots de blé par acre. On a même 60 à 80 boisseaux dans une terre neuve. La fertilité du sol est cependant inférieure à la richesse minérale cachée dans le sein de la terre. On peut en dire autant de l'Orégon, quoique dans un degré beaucoup moindre. Car, pendant que l'Orégon tirait de ses entrailles un million de piastres, la Californie en retirait dix ou quinze. En ce moment les mines dimi-

nuent de part et d'autre considérablement, et c'est ce qui engagera un grand nombre de chercheurs d'or à s'occuper uniquement du sol pour en tirer la seule et véritable richesse. Voilà pour le climat, les productions, l'aspect physique et géologique de la Californie et de l'Orégon.

Maintenant un mot concernant leur état religieux. Commençons par la Californie. En 1849, plusieurs milliers d'Irlandais, cherchant fortune pour la plupart, avaient traversé les plaines et s'étaient établis dans ce nouveau Paradis Terrestre. San Francisco, formé premièrement de quelques rudes cabanes, sur des monticules de sable, se vit bientôt le centre d'une population considérable, quoique flottante, et promettait de devenir avant longtemps une ville riche et importante. Au fait de cette circonstance, le Très Saint Père, Pie IX, ne tarda pas à pourvoir aux besoins spirituels de ses enfants du Pacifique. La ville de San Francisco fut de suite érigée en Archevêché. Le présent titulaire, l'archevêque Alemani, transféré de Monterey monta sur le trône archiépiscopal de San Francisco. Le digne prélat appela à son secours un bon nombre de prêtres d'Irlande, des Pères de la société de Jésus, des Frères de la doctrine chrétienne et des Religieuses de plusieurs Ordres, et comme nous le verrons plus tard, l'Eglise Catholique est devenue florissante dans cette contrée, grâce au zèle du vénérable apôtre et au dévouement du clergé et des Religieuses.

La mission catholique de l'Orégon a été commencée par le Grand Vicaire de la cathédrale

de Québec, le Révd. Messire F. N. Blanchet, aidé du Révd. Messire Modeste Demers. Tous deux partirent sous les ordres de l'Archevêque de Québec, dont la juridiction s'étendait alors jusqu'à l'Océan Pacifique. Le second quitta le Canada en 1837 pour la Rivière Rouge, le premier, Montréal, le 5 mai 1838. Le 10 juillet, ils partirent ensemble de la Rivière Rouge, et, malgré des obstacles et des difficultés de tout genre, ils arrivèrent en Orégon, au Fort Vancouver, le 24 novembre suivant. Le Révd. Père de Smet, S. J., qui vient de recevoir la récompense de ses travaux apostoliques, visita en 1840 la tribu sauvage des Têtes Plates vers les Montagnes Rocheuses, et ayant reconnu leurs bonnes dispositions, il retourna au milieu d'eux l'année suivante, accompagné de deux autres Missionnaires. Telle fut la fondation des missions sauvages de l'Est de l'Orégon, qui produisirent plus tard tant d'heureux résultats. La mission catholique de l'Orégon s'étend depuis l'Océan Pacifique jusqu'aux Montagnes Rocheuses, depuis le 42e degré de latitude jusqu'à la mer Glaciale. Le Pape Grégoire XVI, par un bref du 1er Décembre 1843 l'érigea en Vicariat Apostolique, lui donnant pour chef spirituel le Très Révd. Messire F. N. Blanchet, avec le titre d'évêque de Philadelphie, *in partibus*, lequel titre fut changé en celui d'évêque de Drasa, aussi *in partibus*, le 4 mai 1844. Le Vicariat Apostolique de l'Orégon devint une Province Ecclésiastique, le 24 juillet 1846. Mgr. F. N. Blanchet, le métropolitain, siégeant à Orégon City, Mgr. Aug. A. Blanchet,

évêque suffragant, à Walla-Walla, et plus tard à Nesqually, dans le Territoire de Washington, et Mgr. Modeste Demers, évêque suffragant, dans l'Ile Vancouver. Depuis 1838, date de l'arrivée des missionaires Canadiens jusqu'en 1863, l'Eglise avait fait de grands progrès et parmi les blancs et parmi les sauvages. Les catholiques, tant en Orégon, que dans le Territoire de Washington et dans l'Ile Vancouver, ne comptaient pas moins de 25,000 âmes. Déjà on avait une vingtaine d'Eglises ou Chapelles, desservies par autant de Prêtres dont le Canada et la France avaient fourni un bon contingent. Déjà en 1863, le Grand Vicaire Brouillet, dans le Territoire de Washington, et le Grand Vicaire Delorme, en Orégon, qui avaient suivi de près les premiers pionniers, les Blanchet et les Demers, commençaient à grisonner, au milieu de leurs travaux apostoliques. Les jésuites, les oblats, le clergé et les religieuses de divers Ordres secondaient puissamment Nos Seigneurs les Evêques dans leurs œuvres de zèle. Telles étaient la Californie et l'Orégon, au point de vue religieux, lors de mon arrivée en juillet 1863.

VOYAGE SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

En 1856, Mgr. l'archevêque Blanchet, lors de sa visite au Canada, fit un chaleureux appel en faveur des missions de l'Orégon. J'offris alors à Sa Grâce mes humbles services qui furent acceptés. En conséquence le 5 juin 1863, après avoir chanté une Grand'Messe dans l'Eglise de St. Charles, de Québec, pour obtenir un heureux

voyage, je serrai une dernière fois la main à tous, parents et amis, et montai, au son de l'Angelus de midi, sur le chemin de fer du Grand-Tronc. Monsieur le curé, David Martineau, voulut bien m'escorter jusqu'à la rivière Chaudière, et là, il me souhaita, avec effusion de cœur, une bonne traversée. Les divers préparatifs de voyage à Québec et à Montréal étant finis, et les sanctuaires de la Très Sainte Vierge, dans ces deux villes ayant été visités, je m'embarquai sur le bateau qui faisait la traverse entre Montréal et St. Lambert. Dans cette dernière ville se trouvait toute la caravane qui cheminait vers l'Orégon : deux ecclésiastiques, MM. Richard et Halde et vingt-neuf religieuses, dont treize des SS. NN. de Jésus et de Marie, et les seize autres des communautés de la Providence et de Ste. Anne. Il y avait aussi dans la compagnie plusieurs canadiens qui allaient chercher fortune en Californie. M. l'abbé Valois eut l'obligeance d'accompagner les missionnaires jusqu'à New-York. Comme nous prenions les chars à St. Lambert, on portait un cercueil ; cet aspect lugubre n'était point de nature à diminuer la tristesse du départ. Mais nous élevant sur les ailes de la Foi, nous nous dîmes du fond du cœur : Celui qui aime son père, sa mère, ses frères et ses sœurs plus que Jésus n'est pas digne de lui. A ceux qui laissent tout pour le suivre, le centuple est promis dans ce monde et la vie éternelle est assurée dans l'autre.

Le départ avait eu lieu, le 11 juin. De 8 heures du matin à 5 heures du soir nous voyageâmes en chemin de fer jusqu'à Troy, ville de

l'état de New-York. La journée parut longue et fatigante, enfermés que nous étions dans un seul char, avec une chaleur excessive. La ville de St. Jean, de St. Albans, de Burlington et de Rutland passèrent successivement, devant nos yeux, comme un joli panorama. A Troy, nous échangeâmes le chemin de fer pour le bateau à vapeur. Les bateaux, sur la rivière Hudson, sont tout-à-fait somptueux, les cloisons et les meubles sont aussi brillants et aussi polis que des miroirs. Nous n'eûmes que le temps de jeter un regard rapide sur les mille et une lumières qui scintillaient au dessus de la grande ville d'Albany, capitale de l'Etat de New-York. Rien n'est comparable aux beautés naturelles et artificielles des deux rives de l'Hudson ; et les villes et les villages semblent surgir des deux côtés comme par enchantement.

A midi, le lendemain, le majestueux bateau fit son entrée dans le port de New-York. Il fallait voir les têtes s'allonger, les yeux s'agrandir pour admirer quelques-unes des beautés de l'immense cité, à mesure que le vapeur longeait les quais. Tout-à-coup, nous aperçûmes le Grand-Vicaire Brouillet, le futur guide de la caravane vers l'Orégon, assis sur un baril de farine et prêt à nous recevoir au débarcadère. Il nous fit loger à l'hôtel du Pacifique. Nous n'avions que vingt-quatre heures d'arrêt à New-York, avant de nous embarquer pour l'isthme de Nicaragua ; aussi nous nous hâtâmes de visiter les Eglises catholiques, les édifices publics et les hôtels construits pour la plupart en marbre blanc, surtout ceux que l'on remarque

sur la Grande Rue. Ce fut une agréable nouvelle pour nous d'apprendre qu'un tiers de la population de la ville de New-York est catholique et qu'il en est ainsi dans presque toutes les villes des États-Unis.

Le jour suivant, 13 juin, le vapeur *America* partait à l'heure de midi avec plusieurs centaines de passagers de cabine et un plus grand nombre de l'entrepont. Oh ! comme il était touchant de voir le quai encombré de personnes, parents et amis des voyageurs, mouvant leurs têtes, leurs mains et leus mouchoirs en signe d'adieu, tandisque le Steamer s'éloignait rapidement. Il va sans dire, qu'aussitôt en pleine mer, le mal de mer commença à s'emparer de plusieurs d'entre nous, et il leur fallut de suite s'exécuter, et payer le tribut ordinaire à Neptune. Quand l'estomac fut débarrassé du dîner, les malades se sentirent plus légers et moins mal à l'aise. Le temps était magnifique, l'Océan Atlantique paraissait comme une glace, et le vapeur, avec son précieux fardeau, voguait avec rapidité sur la plaine liquide.

Le Dimanche nous eûmes la messe basse célébrée, sur le pont, par le grand vicaire Bronillet, assisté d'un prêtre qui veilla de près le calice pour ne pas le laisser renverser par les balancements de navire. Les ecclésiastiques et les religieuses formèrent un demi-cercle autour de l'autel improvisé et eurent le bonheur de recevoir la sainte communion. Oh ! comme la joie la plus pure rayonnait sur toutes les figures, et combien elles furent ferventes les prières faites afin d'obtenir une heureuse traversée ! En même

temps, parents, bienfaiteurs et amis n'étaient point oubliés ; et chacun d'eux dut avoir un pieux *memento*.

Toutes les fois que le temps était calme, les sœurs rassemblées sur le pont, après un brillant coucher du soleil, chantaient en commun des hymnes et des cantiques ; et les passagers, pour la plupart protestants, admiraient la douce harmonie de ces belles chansons, comme ils les appelaient. Puis, chaque jour suivant, ils demandaient avec empressement si les chants auraient encore lieu, tant ils y prenaient intérêt. Il faut avouer que les Américains sont passionnés pour le chant et la musique.

Le voyage fut très agréable pendant une semaine ; mais lorsque nous entrâmes dans la mer des Caraïbes, les vagues s'amoncelaient et s'élevaient comme des montagnes. Ce fut alors que, durant quatre jours, ceux qui avaient tenu bon contre le mal de mer se virent obligés de rester cloués à leur lit, dans la cabine, faisant la diète aux biscuits et à l'eau. Nous étions entre les Iles Cuba et Jamaïque quand l'essieu principal se brisa, ce qui occasionna un retard de quatre ou cinq heures. Les passagers qui n'avaient pas appris à temps la cause de l'accident, s'alarmèrent un instant ; mais leurs craintes furent bientôt dissipées lorsqu'ils surent que les forgerons du bord terminaient déjà leur travail de réparation.

La guerre civile qui désolait le Nord et le Sud des Etats-Unis était alors à son apogée. On appréhendait beaucoup à bord qu'une croisière confédérée ne vînt piller le trésor et la

malle, et peut-être retarder notre course, ou même causer du dommage au bateau. Il y eut bien des conversations à ce sujet, et les prophètes de malheurs exagéraient beaucoup les suites funestes de pareilles rencontres ; mais nous en fûmes quittes pour la peur.

Combien de fois, pendant les longs jours de la traversée, n'apercevant que le ciel et l'eau, nous nous promenions d'un bout du pont à l'autre en nous disant : Verrons-nous la terre encore une seule fois dans notre vie ? Reverrons-nous notre cher Canada ? Et une sombre pensée s'élevait dans notre esprit en songeant que peut-être jamais nous ne contemplerions de nouveau les traits de nos chers amis du Canada. Oh ! s'écriait-on, au ciel, du moins, nous les reverrons, nous les saluerons avec le sourire sur les lèvres, et nous les aimerons mieux que jamais, purifiés, comme nous le serons, par les flammes de l'amour divin !

Le 28, au matin, nous aperçûmes les côtes de l'Isthme de Nicaragua, et bientôt après la petite ville de St. Jean du Nord, baptisée par les Américains, Greytown. Elle était un peu relevée de ses ruines ; car en 1849, Walker, avec ses flibustiers l'avaient réduite en cendres. Là, nous fûmes bien prêts d'être jetés sur la côte par un véritable ouragan. Pas une seule personne ne put rester sur le pont, tant le vent y soufflait avec violence, et tant il était inondé par les vagues. Sans doute, ce fut grâce aux bonnes prières de nos bien aimés parents et amis que nous échappâmes à une mort imminente. Après six heures de ballottements et

de périlleuses tentatives faites pour passer la barre, nous entrâmes enfin dans l'embouchure de la rivière St. Jean, à 180 milles, du Nord de Panama et à onze degrés seulement de l'Equateur.

Là se termine la course de l'*America*. Il doit attendrir les passagers de la Californie qui s'en vont à New-York. Adieu donc, océan Atlantique, sur les bords duquel repose notre beau Canada, notre chère Patrie ! Adieu donc, tendres parents, sœurs et frères bien-aimés, amis chéris ! N'oubliez point d'exhaler une prière pour les vôtres qui eux aussi se souviennent de vous !

Le 24, jour de la St. Jean-Baptiste, nous voyageâmes sur la rivière de ce nom par une température douce et agréable. Nous étions portés par un petit bateau qui ne tirait pas plus de trois ou quatre pieds d'eau. Un second avait à bord les malles et le bagage des passagers. L'Isthme est le séjour ordinaire des crocodiles, des singes et des perroquets. Autant nous rions devant les jeux folâtres des singes, autant nous frémissons en présence d'énormes crocodiles, pour qui, le corps entier d'un homme n'aurait pas fait mal à l'estomac. La rivière St. Jean [longue d'environ 15 milles] est magnifique, quoique bien tortueuse ; si elle était appelée *Serpent*, elle aurait un nom qui lui conviendrait mieux ; elle est très poissonneuse. Ses rives sont charmantes ; on y rencontre çà et là de fort beaux paysages. La végétation lors de notre passage, était tout-à-fait luxuriante. Ce qu'il y eût d'extraordinaire pour nous c'est que pendant les cinq jours de notre passage au travers de

l'Isthme (qui a 200 milles de largeur) avec un soleil brillant, il plut toutes les après midi ; c'était une bienfaisante ondée qui rafraîchissait nos fronts. On imagine, sans peine, les dégâts commis par les voyageurs, quand ils en avaient la chance, parmi les oranges, les bananes, les cocos, et le fruit de l'arbre à pain. Malgré toutes les recommandations des anciens voyageurs chacun voulait satisfaire son goût en cette matière.

Les quelques Espagnols, que nous rencontrâmes au Fort Castillo, montrèrent beaucoup de politesse et de respect envers les missionnaires. En reconnaissance de quelques dons de croix et de médailles, une quête fut faite entre eux et déposée entre les mains des Prêtres, qu'ils baisèrent respectueusement, comme c'est leur habitude ; puis ils souhaitèrent aux missionnaires toutes les bénédictions du ciel. Il fallait voir, en outre, ces pauvres indigènes nous offrir gratis, du pain, des gâteaux, et du café, lorsque nous passions le long des tables qu'ils avaient dressées pour les passagers.

Sur le lac Nicaragua (115 milles de longueur sur 40 de largeur), plusieurs d'entre nous eurent encore à souffrir. Il faisait un grand vent et les vagues s'élevaient comme sur l'Océan. A l'extrémité d'une île, située au milieu du lac, est un pic de 6,000 pieds de hauteur. A distance, il semble surgir de l'eau et s'élever comme une majestueuse pyramide. On dit que c'est un ancien volcan aujourd'hui éteint.

Le 4e jour de voyage sur l'Isthme nous trouve à la baie de la Vierge ; c'est à grande peine que

nous débarquons du bateau pour descendre dans une berge qui nous amène aux restes d'un vieux quai en pierre que les vagues n'ont pas emportés. Ici nous rencontrons les passagers de la Californie qui se rendent à New-York. Comme nous, ne consultant que leur bourse, ils ont pris la ligne de Nicaragua qui fait opposition à celle de Panama. Cette dernière ne se montre point aussi libérale que l'autre envers les missionnaires. Parmi les voyageurs, les uns ont la joie peinte sur la figure, à la pensée qu'ils ont fait fortune ; d'autres, moins heureux, retournent à l'Est, regrettant le vieux foyer et se promettant à l'avenir de ne plus prendre pour de l'or tout ce qui brille ; d'autres enfin vont voir des parents et des amis chéris. Un voyageur à mine assez dontause, apostropha soudainement l'une des religieuses et lui dit, en l'apercevant vêtue avec des habits de couleur de deuil ; " La mort vous a-t-elle enlevé votre mari ou quelqu'un de vos proches ? " Et l'impertinent passa outre, avec précipitation, sans attendre de réponse. La bonne sœur s'estima heureuse d'avoir à endurer une petite humiliation pour l'amour de son Divin Epoux. Dans le petit village de la baie de la Vierge, nous eûmes un diner qui consistait en pain frais et en volaille à demi-cuite. Nous nous dépêchâmes, car il fallait faire douze milles par terre cet après-midi, pour arriver de l'autre côté de l'Isthme, à St. Jean du Sud. Le trajet se fait en wagons traînés par des bœufs, ou à dos de mulets. Le tout est fourni par la compagnie des Vapeurs, et deux piastres et demie sont

données à quiconque désire faire le chemin à pied.

C'était le jour de la St. Pierre, le 29 juin. Oh ! comme nous reportâmes nos pensées vers notre cher Canada, en ce jour solennel ! Les Religieuses ne voulant point passer ce saint jour, sans en faire, au moins, une commémoraison, toutes installées qu'elles étaient dans les wagons bizarres, elles entonnèrent les vêpres. Il se passa bien des scènes drôles, durant le trajet des douze milles par terre, surtout si l'on considère que les Sœurs se trouvaient comme claquemurées dans ces voitures, couvertes de peaux toutes vermoulues. En ce pays, la saison des pluies est l'hiver comme les naturels l'appellent, et il n'y a point de crépuscule, de sorte qu'aussitôt le soleil couché, il fait nuit. Les éclats de rire, les plaisanteries, les propos joyeux cessèrent bientôt au milieu des ténèbres épaisses et surtout aussitôt qu'une pluie battante commença à tomber pour durer bien avant dans la nuit. Il fallait voir les mines piteuses des voyageurs et des voyageuses, trempés jusqu'aux os, lorsque nous arrivâmes au village, sur le bord de l'Océan Pacifiqne. Pour comble de disgrâce, le maître d'hôtel, qui avait promis au Grand-Vicaire de loger la caravane, se dédit de sa parole, et nous n'eûmes pour tout logement qu'une vieille masure qui menaçait de nous tomber sur le dos. A l'exemple de Notre Seigneur, n'ayant qu'une pauvre étable à Bethléem, nous acceptâmes volontiers ces antiques lambris, tout en nous réjouissant de souffrir quelque chose pour son amour.

Après avoir pris un assez léger souper, longtemps attendu, la caravane partit pour le vapeur sur l'invitation gracieuse de son bon capitaine. Jugez de notre situation : une pluie torrentielle. une obscurité complète et un demi-mille au moins à parcourir, dans la boue, avant d'embarquer dans une berge qui devait nous conduire au navire. Et là, quels dangers et quelles perplexités ! Comment escalader l'échelle sur le côté du vaisseau ? Avec les longues lames, la berge montait et descendait, s'approchait du bateau et s'en éloignait avec fracas. Peu s'en fallut que deux Sœurs, qui tentaient l'escalade ne redescendissent dans la berge ou ne fussent écrasées entre celle-ci et le vapeur.

Quand la compagnie fut à bord dans le grand salon de première classe, tout le monde religieux de s'écrier : Après les larmes, c'est la joie ; après les peines, c'est le bien être. Comme le bon Dieu sait entremêler les consolations, l'amertume et le doux miel ! Après une bonne nuit de sommeil qui nous reposa des fatigues et des traverses du jour précédent, tous se levèrent gaiement et remercièrent la Divine Providence de ses bienfaits et de sa protection. Le reste des passagers ayant pris leur place, de bon matin, l'ancre du *Moses Taylor* fut levée.

Nous voilà, en ce moment, sur l'Océan Pacifique ; qu'il mérite bien son nom ! quel calme dans cette immense étendue ! A peine, une brise légère effleure la surface de l'eau ; à peine une faible lame vient frapper les flancs du vaisseau. Tous les malades sont debout, même les deux Religieuses, que le mal de mer avait tant

affaiblies, pendant la première partie de notre voyage. Le trajet sur l'Isthme, pendant cinq jours, l'eau douce de la rivière S. Jean et du lac Nicaragua, le pain bis, le jambon, etc. ; bref, tout avait été favorable aux malades. Maintenant que nous voguons sur le doux Pacifique personne ne trouve à redire aux légers ballottements du navire. Aussi tout le monde est joyeux, tous se livrent à d'innocentes récréations. C'est le chant, c'est la guitare, c'est le piano, ce sont les agréables chuchottements que l'on entend de tous côtés. Les passagers sont les mêmes; on se connait mieux, on se lie presque d'intimité. On parle d'une manière enjouée des mésaventures du passé et des espérances de l'avenir. Ici, je remarquerai que la chaleur est excessive, pour la bonne raison que le soleil est vertical. Nous ne sommes qu'à onze degrés de l'équateur. Il faut des toiles au-dessus du navire, sans cela, nous fondrions, et l'eau est si chaude dans les réservoirs que, maintes fois, plusieurs ont été tentés d'en casser les verres de dépit. Sur l'Atlantique il y avait ample provision de glace ; ici nous en avions d'abord, mais maintenant elle est épuisée ou fondue.

Les quatre jours qui nous séparent d'Acapulco, ville mexicaine, s'écoulèrent rapidement. Le 4 juillet, fête nationale des Américains nous trouva dans la jolie baie de ce nom ; elle a une forme ovale et elle offre un abri sûr à un nombre considérable de vaisseaux. La chaleur y est insupportable ; c'est un vrai martyre que de passer la nuit dans la cabine. Pas un souffle

de vent, pas une brise pour nous rafraîchir. Nous descendîmes à terre, pour aller entendre la sainte messe, dite par un prêtre mexicain. L'indigène qui la servait était en chemise et nu-pieds ; pour imiter le diacre qui tient la patène, pendant que le célébrant distribue la communion, il nous sembla qu'il se servait d'un vase ressemblant beaucoup à un porte-mouchettes. Les ecclésiastiques et les religieuses firent retentir l'antique église de leur musique et de leurs cantiques, au grand étonnement des naturels qui se pressaient aux portes pour examiner les visiteurs étrangers. Les oiseaux, de leur côté, voltigeaient en tous sens dans les vieille masure et semblaient par leurs doux accents témoigner leur joie en voyant les nouveaux venus. Comme le Padre ou Curé n'avait pas jugé à propos d'accorder aux prêtres l'autorisation de célébrer, pour des raisons connues de lui seul, ils reçurent la sainte communion avec les autres Ecclésiastiques et les Religieuses, en formant un demi-cercle, au milieu de la nef de l'église. Nous fûmes grandement édifiés à la vue des femmes mexicaines, qui, en entrant dans la maison de Dieu, se prosternaient la face contre terre, baisaient respectueusement le pavé du temple et récitaient ensuite en commun le chapelet de la sainte Vierge.

Au sortir de l'église, c'était l'heure du marché ; le vaste espace qui se trouve en face était couvert de denrées de toute espèce. Nous remarquâmes que les femmes étaient, toutes sans exception, habillées modestement; la tête couverte d'un mouchoir, avec des robes atta-

chées sous le menton et descendant gracieusement jusqu'à terre. De jeunes demoiselles, bien mises, portaient en leurs mains de magnifiques agrafes ou de jolies épingles avec des têtes en verre de diverses couleurs, et sans mot dire, en mettaient une à votre boutonnière avec l'espérance que vous l'acheteriez pour un réal, douze sous. S'apercevant au bout de quelques instants que vous n'en vouliez point, elles venaient bonnement la réclamer. Nous échangeâmes quelques paroles, moitié latin, moitié espagnol, avec les habitants de la ville, et nous allâmes ensuite visiter l'autre sanctuaire, consacré au culte du vrai Dieu. Cette église est supérieure à celle où nous avions assisté au saint-sacrifice. L'autel en est doré et sculpté, les peintures sur les murailles paraissent être l'œuvre de grands maîtres. La statue de la Sainte Vierge nous parut passable ; ornée qu'elle était d'une couronne enrichie de pierres précieuses et couverte d'un manteau de pourpre, parsemé d'étoiles d'or. Ces deux églises sont les seuls édifices religieux d'Acapulco et suffisent amplement pour la population qui ne compte que 2 à 3,000 âmes. La caravane prit le diner, en même temps que le déjeûner, chez une dame française qui tient une maison de pension. On était à achever le repas, quand un coup de canon annonça le signal du départ prochain du vapeur, toutes les montagnes d'alentour en résonnèrent. Nous nous hâtâmes de regagner le vaisseau.

Là, nous fûmes étonnés de la souplesse, de l'agilité et de l'habilité des petits nageurs mexicains ; vous n'aviez qu'à lancer, aussi loin que vos

forces vous le permettaient, un réal, qu'aussitôt, prompts comme l'éclair, ils l'attrappaient et vous le montraient dans leur bouche. Vous auriez dit de véritables poissons à les voir nager, plonger et faire toutes sortes d'évolutions dans l'eau. Ce qui semble périlleux pour les nageurs, c'est de voir des requins à une petite distance d'eux. On rapporte, néanmoins, que c'est très-rare qu'il arrive des accidents, que les plongeurs ont le talent de charmer ces animaux, ou de les effrayer, en les regardant fixément et au moyen de certains signes. A Acapulco, nous achetâmes à pleins paniers, de l'écume de mer, des écailles, des coquillages et toutes sortes d'objets de ce genre, à très-bon marché. On peut en orner les tables des parloirs et les tablettes de cheminée.

Lorsque la provision de charbon eut été faite et l'ancre levée, nous dîmes adieu à Acapulco ; puis, ayant jeté un dernier regard sur les beautés naturelles de l'endroit et sur les quelques vaisseaux étrangers stationnés dans la rade, nous reprîmes notre élan vers la haute mer. Nous voguions à pleines voiles et à toute vapeur, quand on vint nous annoncer qu'un homme se mourait dans l'entrepont. C'était un bon Irlandais qui avait reçu un coup de soleil, lors du chargement du charbon. Il faisait pitié de voir cet homme, dans la force de l'âge, se débattre péniblement, étendu sur le plancher et privé de sa raison. Sur la foi de quelques connaissances, nous lui donnâmes les consolations de la Religion et nous conjurâmes Notre Seigneur de vouloir bien lui pardonner ses péchés et d'avoir pitié de son âme.

Après vingt-quatre heures de souffrances et de convulsions, il remit son âme entre les mains de son Créateur. Dans l'intérêt des passagers, on l'ensevelit immédiatement et on le plaça dans un apartement jusqu'au coucher du soleil, heure à laquelle il devait être lancé à la mer. Le soleil commençait à disparaître sous l'horizon, quand un Prêtre alla trouver le Capitaine pour le prier de vouloir bien modérer la course du bateau et même l'arrêter si c'était possible. Il fit la réponse suivante : " Ce n'est pas la pre-" mière fois, Monsieur, qu'un homme meurt à " bord, et ce n'est pas notre habitude de modérer " la course du Vapeur ; toutefois, vous aurez tout " le temps nécessaire pour réciter les prières " des défunts, suivant le rite de votre Eglise." Alors les Ecclésiastiques et les Religieuses, avec un grand nombre de passagers, se rassemblèrent sur le pont, autour du cadavre, qui était enveloppé d'une forte toile à voile et recouvert du drapeau étoilé. Le *libera* fut chanté en quatre parties par les missionnaires. Le chant plaintif, la gravité des assistants, la scène douloureuse et triste que l'on avait sous les yeux, tout contribua à prêcher le néant de la vie et des choses terrestres. L'aspersion de l'eau bénite et les oraisons terminées, on enleva la bannière nationale et on laissa glisser le cadavre sur une planche, aussi doucement que possible, dans la mer. Durant cette pénible opération, il y eut un silence parfait, et tout le monde religieux de répéter : Que le bon Dieu ait compassion de son âme ! Oh ! qu'il est triste de mourir loin de ses proches et de n'avoir que l'océan pour tom-

beau ! Pas une larme jetée par des yeux amis ! Pas un soupir poussé par une bouche chérie ! Console-toi, étranger, ton corps est privé de la sépulture chrétienne ; tu es même devenu, en ce moment, la proie des animaux voraces de la mer ; console-toi, il y a des prêtres et des religieuses à bord, ce sont tes frères, tes sœurs en Jésus-Christ ; ils n'oublient point ta pauvre âme devant le Seigneur ! Combien ont les soins les plus empressés, pendant leur maladie, et les funérailles les plus pompeuses, après la mort, et cependant pas une prière n'est adressée au ciel pour le repos de leur âme ! Cette cérémonie funèbre rendit toutefois les passagers un peu sérieux et les fit penser à la vanité des choses humaines ; de sorte que ce soir là, du moins, il n'y eut point de bal. Chacun se contenta de converser avec ses amis et de se retirer tranquillement au lit.

Le trajet sur le Pacifique fut des plus heureux ; à peine deux ou trois de la compagnie eurent-ils de temps à autre quelque peu le mal de mer. Le temps était tranquille et le ciel serein, l'océan uni comme une glace. Les baleines et les requins décrivaient autour de nous toutes sortes de figures ; ils plongeaient pour ne reparaître qu'à cent verges plus loin et faisaient jailir des volumes d'eau de leurs narines, à trente ou quarante pieds de hauteur. Bien souvent, on les voyait suivre le vaisseau, pour en attraper les restes d'aliments et les balayures, ou seulement ils en agissaient ainsi quand ils sentaient la fièvre à bord. Les vaches marines ont ceci de remarquable : vous les voyez pres-

que toujours en bandes de vingt ou trente, nageant à la file et en droite ligne jusqu'à ce qu'elles disparaissent l'une après l'autre, en commençant par celles qui sont en tête.

Le traitement des missionnaires à bord du *Moses Taylor* était supérieur à celui qu'ils eurent sur l'*America*. Ils avaient une table à part, et les serviteurs leur témoignaient continuellement beaucoup d'égards et de courtoisie. Mais tout n'était pas rose dans l'entrepont. Au dire de certains passagers, ils y mouraient de faim ; quelques pommes de terre, de la viande à demi-gâtée, des biscuits de matelots, et une espèce très-inférieure de thé ou de café, voilà ce qui constituait le support de la vie des centaines de gens qui y étaient entassés. Un jour, on apporte, sur un immense plat en fer blanc, un jambon tout entier, d'une odeur à soulever le cœur du plus vigoureux. Un Américain, voyant que personne n'osait s'en approcher, s'avance et prenant le plat des deux mains lance hardiment le contenant et le contenu à la mer, ajoutant qu'il avait des doutes si les poissons voraces de l'océan oseraient y toucher. Ainsi, il n'y a pas lieu de s'étonner d'entendre bien des plaintes et des malédictions, contre la compagnie, de la part des gens du fond de cale, surtout quand ils viennent vous dire qu'on jette plus de pain et de viande, qui restent sur les tables de la première classe, qu'il en faudrait pour nourrir suffisamment tous les passagers de l'entrepont. On exagérait, sans doute, mais leurs murmures étaient passablement fondés.

Sur le Pacifique aussi bien que sur l'Atlanti-

que, les Sœurs missionnaires eurent leurs exercices de piété en commun, sur le pont. Plus d'une fois, des protestants, se tenant à une distance respectueuse, ne cessaient de regarder, d'examiner et de scruter leur conduite. Après la réfection de l'âme, elles s'adonnaient à quelque travail manuel: les unes au tricot, d'autres à la couture. Ainsi, comme l'abeille qui butine sans cesse, toutes celles que la maladie ne retenait point dans la cabine, étaient occupées tantôt à une chose, tantôt à une autre. Les Sœurs portaient leur costume complet et furent habituellement l'objet de la politesse et des prévenances des Dames et des Messieurs qui étaient à bord.

Huit jours s'étaient écoulés depuis Acapulco, quand, le 12 juillet, nous entrâmes par la Porte d'Or, d'un mille de largeur sur cinq de longueur ; nous passâmes sous les canons du Fort Point et d'Alcatratz et entrâmes dans la baie de San-Francisco, qui ressemble à une véritable mer ; car elle se déroule devant vous avec majesté sur une longueur de cinquante milles. Le bateau décrivit un demi-cercle autour des hauteurs romantiques, connues sous le nom de Russie et de Télégraphe, et laissa, à la droite, une forêt de mâts appartenant à des vaisseaux de toutes les nations, pour venir accoster le quai de la rue Folsom. De là on a en vue la belle ville de San Francisco, les collines pittoresques qui l'environnent et les plaines et les montagnes situées à l'Est de son incomparable baie.

Quelle foule encombrait le quai ! Les uns rencontraient un tendre père, une mère chérie ;

d'autres des amis, des proches. Il était assez difficile de se frayer un passage à travers cette multitude. Le Révd. Père King, prêtre de San Francisco, avait une diligence prête à conduire les Religieuses aux divers couvents de la ville. Les Ecclésiastiques et quelques canadiens, sur la foi d'un misérable, se rendirent à un hôtel, où il fallut jeûner et dormir dans des lits sales et couverts de toiles d'arraignée. Le lendemain matin, nous prîmes logement chez M. Kelly, bon catholique irlandais. Les Jésuites, apprenant l'arrivée des Prêtres, se hâtèrent de leur offrir une bienveillante hospitalité. Cinq jours nous restaient avant le départ du bateau pour l'Orégon. Ils furent employés à visiter la grande ville avec ses nombreuses Eglises et Institutions de charité. La population qui, en 1863, était de 90,000 est maintenant de 174,223, de toute nationalité, de toute couleur. La Cathédrale de Ste. Marie, bâtie en brique, s'élève majestueusement sur le flanc d'une belle colline et domine une bonne partie de la ville et de la baie. Sa tour a 140 à 150 pieds de hauteur. On estime à $150,000 le prix qu'elle coûta, dans un temps où les matériaux et les maçons recevaient les plus hauts gages Le tableau de l'Immaculée Conception que l'on remarque dans cette église est d'une grande beauté. L'église de St. François d'Assize, aussi en brique, est capable de contenir 3000 personnes. Ses flèches élancées montrent à une grande qu'elles portent le signe du salut. En entrant dans le sanctuaire de Notre Dame des Victoires, bien fini et d'une très grande propreté, vous

vous dites : ce doit être l'église des Français et des Canadiens. Tout y rappelle, en effet, les églises du Canada : la disposition des bancs, le jubé, la balustrade et la distribution des tableaux. A côté de l'orphelinat catholique, nous entrâmes dans l'église St. Patrice, tout nous parut bien modeste. Nous célébrâmes le saint sacrifice de la messe dans la chapelle provisoire des Jésuites, qui occupe une aîle de leur beau collége en brique. Ce dernier est une grande bâtisse à trois étages et presque carrée, avec des supports ajustés aux murs extérieurs pour les soutenir dans les tremblements de terre. Au milieu de la cour du Collége, sur un haut échaffaudage, est une cloche du poids de 15,000 livres, don fait aux enfants de St. Ignace par des généreux citoyens de la cité.

Je quittai mes confrères, chez les Jésuites, et j'aillai prendre le bateau pour rendre visite à des parents que j'avais à San José, ville située à cinquante milles au sud de San Francisco, à l'extrémité de la baie. J'en étais bien aise, car la chaleur accablante avec une brume épaisse, le matin, et l'après-midi, un vent qui vous pénètre d'outre en outre, m'avaient fort dégoûté du climat soi-disant agréable de la grande ville du Pacifique. De chaque côté de la rade, vous apercevez des résidences princières avec des parcs spacieux , c'est la retraite de l'aristocratie pendant la saison de l'été. Il y a des personnes qui, après avoir traversé les plaines, ont, à force d'énergie, de travail et d'intelligence, amassé des fortunes colossales. Pour un petit nombre, les rôles ont changé, les maîtres sont

devenus valets, et les valets les maîtres. M. et Mme Auzerais et Mme Lucier, mes parents, et les familles Pinard, mes compatriotes, me reçurent à bras ouverts. J'eus le bonheur de célébrer dans la vénérable église espagnole de St. Joseph ; elle avait revêtu ses plus beaux atours à cause du mariage du consul autrichien, qui eut lieu ce jour là. La ville de San José, la 4ème de la Californie, en étendue et en importance, était et est encore le rendez-vous de la richesse et du luxe. Sa population qui était alors de 5000 est maintenant de 10,000 âmes. Des puits artésiens de 100 à 200 pieds de profondeur fournissent de l'eau pure en abondance pour tous les besoins de la cité. Les rues, éclairées par le gaz, sont larges et macadémisées. L'hôtel de ville a coûté un quart de million de piastres. Les édifices d'une grande beauté sont en nombre assez considérable. Je nommerai, en particulier, l'immense et magnifique couvent des Sœurs de Notre Dame, qui a coûté au moins un demi-million. Une visite que j'y fis fut pour moi une agréable compensation de mes fatigues passées. J'allai voir aussi, à San José, le plus beau jardin de la Californie : il y a des plantes de tous les pays du monde et elles y croissent comme si elles étaient indigènes ; vous y voyez des arbustes du Japon et de la Chine ; des acacias et des arbres à gomme de l'Australie ; des roses et des passeroses de l'Angleterre ; les joncs et les épines noires de l'Irlande ; le vigoureux pin du Nord ; le cactus, le palmier et l'olivier du Sud ; tout y est en parfaite harmonie ; une bordure de rosiers, de toutes les cou-

leurs et de toutes les espèces se remarque à l'entour.

Ce fut à regret que je pris congé des proches et des amis. L'omnibus me conduisit, entre une double haie d'arbres à coton et de peupliers, à Santa Clara, village voisin, distant de trois milles. Les bons pères Jésuites me reçurent avec leur cordialité accoutumée. Là, je rencontrai le vieux Père Louis, ancien missionnaire de l'Orégon ; il ne faut pas demander si nous eûmes un long colloque sur les missions. Ma curiosité fut bien excitée, en entrant dans l'antique église, qui se distingue par ses nombreux autels à l'ancienne mode, et ses peintures de grands maîtres, presque toutes de l'école espagnole. Les vastes salles du nouveau collége des Jésuites, la grande bibliothèque, la salle dramatique, le musée, le laboratoire chimique, et principalement la galerie des portraits, tout m'intéressa vivement. Les études y sont très-fortes : le latin, le grec, la philosophie, etc., tout, jusqu'à la télégraphie, s'apprend dans cette maison. Près de la petite ville, il y a des jardins et des vergers d'une grande étendue. Un jardinier de l'endroit, me dit-on, avait cette saison là vendu des pêches pour la valeur de $4000. Avant d'aller me reposer, je manifestai le désir de célébrer, le lendemain ; mais le bon frère oublia de m'éveiller à temps, et il me fallut partir précipitamment pour San Francisco, car la diligence m'attendait à la porte du collége. Dans un an, ceux qui n'aiment ni le bâteau, ni la diligence, feront le trajet entre San José et San Francisco, en deux heures, par la voie du chemin de fer qui se construit rapidement.

Un seul jour restait avant le départ pour l'Orégon ; mes confrères et moi, nous l'employâmes bien en compagnie d'un bon Père de la société de Jésus, nouvellement arrivé d'Italie, d'où il en avait été chassé, ainsi que ses frères. En effet, la plupart des Jésuites, à San Francisco, viennent du beau ciel de l'Italie. A l'exemple des Grecs, après la prise de Constantinople, ces bons Pères emportèrent de riches trésors, en Californie, bibliothèques, musées, etc., et la science et les habitudes qui les placent parmi les plus habiles professeurs de l'Univers.

Le 17 juillet nous dîmes adieu aux dignes enfants de St. Ignace et nous embarquâmes sur le vapeur *Orégon*. Les Religieuses, qui avaient reçu l'hospitalité des Sœurs de Charité et de la Merci, étaient à leur poste. La caravane fut encore mieux traitée sur ce bateau que sur les autres : on passait le café à 5 heures du matin, avant de sortir de la cabine, outre les trois repas ordinaires au réfectoire. La mer devint bientôt houleuse et la violence du vent faisait plonger le vaisseau comme un canard. Un bon nombre de voyageurs eurent encore le mal de mer, sans recevoir de sympathie, de la part des autres passagers, comme c'est l'habitude. On allait même jusqu'à rire d'eux en face Tous, néanmoins, étaient sur pied quand le 22 juillet, au matin, nous abordions Esquimalt, à trois ou quatre milles de Victoria, dans l'Ile Vancouver.

C'était l'anniversaire de mon baptême. Ce fut avec joie que je dis la sainte messe, dans la jolie chapelle des bonnes sœurs de Ste. Anne. L'allégresse fut au moins aussi grande pour les

Religieuses de ce couvent, à la vue d'anciennes compagnes qui venaient leur aider à porter le fardeau de l'enseignement. Mgr. Demers, le digne Evêque du diocèse, donna aux ecclésiasques une hospitalité tout-à-fait canadienne. Nous visitâmes la cathédrale de St. André ; elle est humble, mais bien finie et bien tenue. Cinq à six cents personnes peuvent s'y assembler pour les offices. Victoria est une belle ville de 1500 à 2000 habitants. Il y a de beaux édifices publics ; entre autres la Cathédrale anglicane et de superbes magasins. Les principales rues sont très-propres. Il y a un magnifique pont, jeté sur un bras de mer, en dehors de la ville, qui a dû coûter plusieurs mille louis. Le seul jour de relais que nous eûmes à Victoria fut rapidement passé, et le soir nous quittions avec chagrin cet endroit charmant. C'était notre dernière étape avant d'arriver à Portland, en Orégon, terme de notre long voyage. En deux jours, nous étions à l'embouchure de la rivière Colombie ; il fallut attendre la haute marée et la lumière du jour avant de tenter de passer la barre, l'affreuse et dangereuse barre, remplie de rescifs. Je remarquerai ici, que les vapeurs de la compagnie d'Orégon font un voyage de San Francisco à Portland et à Victoria, et le suivant, à Victoria d'abord, puis à Portland. Nous nous trouvions par hazard, dans le bateau qui se rendait à Victoria en premier lieu, c'est ce qui explique pourquoi nous fîmes quatre cent milles de trajet, hors la route ordinaire, Nous n'en fûmes pas fâchés.

Nous traversâmes la barre heureusement,

puis, pendant une journée et une nuit nous remontâmes la Colombie, enchantés de la belle verdure de ses rives. De temps à autre, de jolis villages, perchés sur les flancs des montagnes, nous faisaient l'effet de nids d'oiseaux et à treize milles de Portland, nous laissâmes le fleuve et entrâmes dans la rivière Willamette, sur la rive gauche de laquelle cette ville est construite. A cinq heures du matin, le canon annonça de sa voie puissante notre arrivée et bientôt les Révds. Poulin et Piette étaient rendus au débarcadère, Le trajet d'un mille étant parcouru, nous arrivâmes au couvent des Religieuses des SS. NN. de Jésus et de Marie. Il va sans dire que la joie des Sœurs fut sans bornes, en voyant des compagnes qui venaient partager leurs travaux, et surtout en présence des Révérendes Mères Thérèse et Véronique. Après les félicitations de bienvenue, un salut solennel fut chanté par Sa Grandeur, Mgr. l'archevêque Blanchet, pour remercier Dieu, des grâces sans nombre, qu'il nous avait accordées, pendant notre voyage de quarante jours et de trois mille lieues. Partis en effet, de Montréal, le 11 juin, nous ne faisions notre apparition à Portland que le 25 juillet.

L'établissement des Religieuses à Portland était assez convenable, quoique humble, excepté la chapelle qui est un vrai bijou. Tout était dans un ordre parfait, Le couvent couronne une éminence qui lui donne une belle vue sur la ville et la rivière à une bonne distance. Mgr. l'archevêque était logé plus que modestement ; le prêtre, le plus pauvre, à Québec et à Mont-

réal, a un meilleur presbytère. A la vue de l'Eglise Catholique, au centre de la ville, nous nous dîmes; voilà un temple qui parle peu en faveur de la piété des fidèles. Mais étant peu nombreux, ils sont peut être excusables.

La ville de Portland est située sur un plateau, qui s'élève graduellement à mesure qu'il s'éloigne de la rivière. En arrière de la jeune cité on a du sommet des collines, un magnifique coup-d'œil dans la direction des monts Hood, Ste Hélène, Rainier, et autres pics, de la longue chaîne des Cascades, qui portent, dans toutes les saisons, une immense couronne de neige. Portland est un port de mer, parceque les vaisseaux de l'Océan peuvent y arriver, quoiqu'il se trouve bien avant dans l'intérieur des terres. Ce qui la rend la rivale de San Francisco pour les affaires commerciales. La construction de deux lignes de chemin de fer, le long de la Willamette, en fait l'entrepôt du commerce de tout le pays au nord de la Californie. Sa population, qui n'était en 1863, que d'environ 5,000 est en ce moment de 10 à 12,000 âmes. La rivière avec ses nombreux bateaux lui donne un aspect agréable et animé.

Les bonnes Sœurs de la Providence, destinées à travailler dans le diocèse de Nesqualy, partirent le même jour de Portland et se trouvaient vers le soir, au Fort Vancouver, au milieu de leurs anciennes compagnes. Vancouver n'est qu'à vingt milles par eau de Portland. Ce joli village s'élève en amphithéâtre, sur la rive droite de la Colombie ; c'est sans contredit, dans tout le pays situé au nord de la Californie, l'endroit le

plus propice et le plus beau pour y bâtir une ville grande et florissante. Vancouver est la résidence épiscopale de l'Evêque du Territoire de Washington. Là, je rencontrai un frère chéri que je n'avais point vu depuis 1853.

SUD DE L'ORÉGON.

Quiconque a entendu les récits de certains voyageurs revenus de l'Orégon et de la Californie, peut imaginer les idées que j'avais du caractère propre des gens avec lesquels je devais désormais avoir affaire. On les avait peints comme grossier, sans frein, nomade, généreux tout en ayant l'œil à l'argent. C'est avec ces impressions que je me rendis de Portland (distance de 100 lieues) au sud de l'Orégon, c'est-à-dire au vaste champ de mes travaux futurs. Je dois cependant à la vérité de déclarer que les faits ont été loin de corroborer mes prévisions. Pendant dix années passées en Orégon et sur les confins de la Californie, j'ai toujours trouvé les gens aussi civils et aussi sociales que les habitants du Canada ; ils les surpassent en activité et les égalent au moins en libéralité. Par exemple ; le clergé et les religieuses voyagent sur les bateaux, sur les chemins de fer, ou dans la diligence, à moitié prix, souvent même gratis. Partout, ils sont l'objet de la courtoisie et de la politesse des Américains, dont un grand nombre est sans préjugés. Je ne parle pas des bigots, parmi les sectaires ; leur métier est d'être impoli et intolérant. Il y en a deux fois plus de ces derniers en Orégon qu'en Californie.

C'était le 23 novembre 1863 que je prenais possession de la mission de Jacksonville. La chapelle était petite, ainsi que l'assemblée qui s'y réunissait pour l'office public. La mission du Sud de l'Orégon comprend 200 milles de longueur sur 150 de largeur. Comme on le voit, cela ferait un vaste diocèse. On dévine aisément combien le missionnaire doit être voyageur, lorsqu'il a ordinairement à parcourir mille milles, dans l'espace d'une année, s'il veut visiter deux fois ses brebis dispersées.

Dans une semaine, le missionnaire parcourait une fois deux cent soixante-quatorze milles pour aller administrer deux malades à la dernière extrémité.

Voici quelques détails sur la mission Jacksonville : la principale ville du Sud de l'Orégon-est incorporée ; elle est aussi le chef-lieu du comté de Jackson ; elle est située sur les bords d'une belle vallée et au centre d'un district riche en mines, en bestiaux et en produits agricoles. Sa population est de plus de 1,000 âmes, le reste du comté en compte 6 ou 7,000. Il y a deux Eglises à Jacksonville, l'Eglise Catholique et le temple protestant, et en outre, plusieurs écoles, entre autre l'Académie de Ste. Marie, pour les filles, sous la direction de quatre religieuses, des SS. NN de Jésus et de Marie. De riches marchands, des avocats, des ouvriers même ont des résidences et des boutiques très-belles. Deux journaux se publient à Jacksonville, chacun suivant les couleurs politiques de son parti.

Il y a seize ans, il était bien peu fait mention de la religion catholique dans ces parages : point

de Prêtre, point d'Eglise, mais seulement un petit noyau de Catholiques. Quelques Prêtres de l'Orégon et de la Californie visitèrent en passant le jeune village de Jacksonville et administrèrent les sacrements à ceux qui s'y trouvaient. Mgr. l'Archevêque Blanchet, en 1858 et en 1860, évangelisa aussi cette colonie en qualité de simple missionnaire. En 1858, sous la direction de Sa Grâce, les Très-Révd. Messire Croke, maintenant Vicaire-Général de San Francisco, érigea la présente petite Eglise, sous le vocable de St. Joseph. Quoique modeste, elle est tenue dans une grande propreté. Les jours de fête, quand elle revêt ses beaux habits, elle est la gloire des Catholiques, et les protestants l'appellent un joli théâtre.

Le Révd. Messire Fierens, en ce moment, Grand-Vicaire et curé de Portland, administra la paroisse de St. Joseph, tout près de deux ans et tous les anciens paroissiens se rappellent son zèle et sa piété,

Dans l'automne de 1863, j'en fus nommé le second pasteur. En 1864, à 70 milles, au sud-ouest de Jacksonvile, sur les confins de l'Orégon et de la Californie, quelques dizaines de colons érigèrent une chapelle en l'honneur de St. Patrice, elle coûta 1400 piastres aux dévoués enfants de la Verte Erin et du Canada. Le missionnaire va visiter ces bons colons quatre ou cinq fois par an. Secondé des citoyens catholiques et protestants, je fis venir de Montréal, aux frais de six cents piastres en or, quatre Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, qui fondèrent à Jacksonville, en 1865, l'académie des filles, dans

le plus beau site de la ville. En 1864, il n'y avait que vingt-deux communions pascales à Jacksonville, grâces aux bons exemples des Religieuses et à leurs conseils édifiants ; à l'apostolat de la Prière et aux associés de la Propagation de la Foi ; encore, à la bibliothèque paroissiale, qui circule presqu'autant parmi les protants que parmi les catholiques ; enfin, à des retraites, données de temps à autres, par des Jésuites, éminents par leur science et leur zèle, le nombre des Pâques monta en 1872 à 106. Il y peu d'assemblées religieuses, même dans les pays les plus catholiques, qui puissent surpasser en véritable piété, les petits troupeaux des fidèles, dispersés ci et là dans l'Orégon. Leur conduite est si édifiante qu'elle ramène graduellement les tièdes à la pratique de leurs devoirs. Cinquante enfants environ fréquentent le catéchisme, tous les Dimanches de l'année. Deux jolies feuilles illustrées, publiées dans leurs intérêts, leur sont distribuées deux fois le mois, et ne contribuent pas peu à les attirer. Les archives donnent à Jacksonville, depuis 1853, 33 mariages, 59 sépultures et au-delà de 300 baptêmes. Plus de cinquante protestants sont devenus catholiques. Les membres de l'Eglise, quoique généralement peu favorisés de la fortune, sont d'une générosité admirable et font leurs efforts, pour adoucir les misères du Pasteur. En 1867 et en 1872, Mgr. l'Archevêque Blanchet visita de nouveau la partie sud de son grand diocèse, pour y donner la confirmation ; Sa Grandeur témoigna beaucoup de satisfaction et compliment a le missionnaire et le troupeau.

ORÉGON EN GÉNÉRAL.

La population de l'Orégon, suivant le recensement de 1870 était de 90,923. Aujourd'hui elle est plus de 100,000 âmes eu égard à l'immigration des deux dernières années. La population catholique compte pour un cinquième environ, composée d'Irlandais, d'Allemands, d'Américains, de Canadiens, d'Espagnols et d'Indiens, etc. Les Dissidents et les Juifs comprennent à peu près deux cinquièmes, les deux autres cinquièmes fréquentent ni église, ni synagogue ; leur *Credo* ne renferme que deux articles : l'or et la république. Parmi ceux-ci, il s'en trouve qui montreraient les poings ou le pistolet si on parlait contre l'église catholique ou contre les Sœurs de charité. D'autres jugeant toutes les religions également bonnes, croient à peine en une vie future, ont peu de préjugés et désirent voir chacun vivre suivant sa croyance ; ils vont écouter le premier venu. Comme les Américains sont naturellement curieux, un prêtre instruit et éloquent gagne leur estime ; puis, on leur distribue des livres de controverse, et une fois convaincus, ils devienent de zélés et fervents catholiques.

L'architecture sacrée n'est pas bien connue en Orégon ; parmi les seize églises ou chapelles de l'archidiocèse, trois seulement, à l'intérieur, ont quelques prétensions au style gothique : la chapelle des Religieuses à Portland, l'Eglise du Sacré-Cœur de Jésus à Orégon City et l'Eglise de St. Paul, sur la Willamette. Le besoin se fait grandement sentir à Portland, de bâtir une

belle église, digne d'être la cathédrale, digne de la population catholique qui s'accroît tous les jours. Espérons qu'avant peu les vœux d'un chacun seront accomplis à cet égard. Une bâtisse, élevée sur le terrain de l'église paroissiale, sert d'école pendant le jour, et le soir, c'est le rendez-vous des différentes associations religieuses ou civiques ; il y a ausssi un apartement pour la bibliothèque. Adjoignant l'Eglise se trouve le logement actuel de Mgr. l'Archevêque, qui fait honneur à la paroisse.

On vote des sommes considérables, dans les différents états de l'Union, pour le maintien des écoles publiques. L'Orégon ne reste pas en arrière en ce point : 25 ou 30,000 piastres sont départies annuellement entre les divers comtés ; puis, chaque comté prélève une taxe pour la réparation des maisons d'école et le support des écoles elles-mêmes ; de plus, les parents ont à payer l'instituteur trois à quatre piastres, par quartier, pour chaque enfant qu'ils envoient. Les écoles communes, dans les villes, sont de vrais palais ; il n'est pas rare d'en voir qui coûtent depuis quatre jusqu'à vingt mille piastres. Les pupîtres, les planches noires, les cartes de géographie, les globes, etc,, sont en rapport avec les bâtisses. Un excellent salaire est alloué aux professeurs qualifiés. Il y a aussi beaucoup d'institutrices. En 1872, les écoles étaient fréquentées, en Orégon, par plus de 34,000 élèves. La discipline est remarquable et l'instruction qu'on y donne, en arithmétique, géographie, histoire moderne et grammaire est parfaite. On ne saurait donner trop d'éloges à

l'attention qu'on y apporte à la lecture. Voilà tous les compliments qui peuvent être adressés aux écoles publiques. Les jeunes gens, des deux sexes, lorsqu'ils en sortent, n'ont pas la plus légère teinte de la Religion. Ils sont remplis d'audace et d'indépendance, à tel point qu'ils ne respectent aucunement l'autorité paternelle ; et leurs mœurs, pour le moins, sont assez douteuses. Pour cette raison, les écoles privées sont passablement bien fréquentées, par les enfants des parents qui attachent du prix à l'éducation morale et religieuse.

La condition de l'Eglise Catholique et des Institutions Religieuses, en Orégon, est, suivant mon opinion, tout à fait consolante. Les catholiques augmentent chaque jour ; sans doute, il y aura encore bien des combats à soutenir, bien des sacrifices à faire ; mais la victoire paraît assurée pour l'avenir. Mgr. l'Archevêque Blanchet, sur ses vieux jours, doit voir ces beaux fruits avec bonheur, lui qui a planté et arrosé la tige qui les porte. Sa grâce est le type du missionnaire, zélé et pieux. Il est humble comme un enfant, vous croiriez voir en lui un séminariste, tant il est rigide observateur de la discipline ecclésiastique. Il honore véritablement sa haute dignité et commande le respect et l'estime, non-seulement de ses co-réligionnaires, mais encore de toutes les dénominations religieuses. A l'occasion de sa cinquantième année de prêtrise, en 1870, la joie fut générale, parmi les protestants comme parmi les catholiques. Le clergé, fourni par la France, la Belgique, le Canada et l'Irlande, est édifiant et

plein de l'esprit apostolique. Il seconde puissamment les efforts de son vénérable archevêque. C'est dû au zèle de Sa Grandeur, aidé effectivement par Mgr. Bourget, le pieux et vénéré évêque de Montréal, que l'Orégon jouit des bienfaits de l'éducation religieuse, donnée avec tant de dévouement par les Sœurs des SS. NN. de Jésus et de Marie. Ces dernières sont au nombre de quarante six. En 1872, elles comptaient au moins 700 filles dans leurs sept ou huit académies. La popularité des Religieuses est extraordinaire: plusieurs dissidents préfèrent se faire chasser de leur église plutôt que de ne point envoyer leurs enfants à l'école des Sœurs. De plus, les bazars, en faveur de leurs œuvres, ont toujours du succès. Les garçons ont aussi l'avantage de recevoir une bonne éducation, au collége S. Michel, à Portland, sous la direction de prêtres dévoués, et de professeurs laïcs, dans d'autres localités.

TERRITOIRE DE WASHINGTON.

La populalion catholique est d'à peu près 11,000 âmes. Les quinze églises ou chapelles, que ce territoire possède, sont desservies par huit prêtres séculiers et six réguliers, remplis de zèle et d'abnégation. Il y a deux beaux collèges, dans ce territoire : celui des Saints Anges, à Vancouver, et celui de St. Patrice, à Walla-Walla, qui sont fréquentés par un grand nombre d'élèves. Le vénérable évêque Blanchet, qui a célébré, en 1871, avec pompe et éclat, sa cinquantième année de prêtrise, porte bien encore

le poids des années et continue à recueillir des mérites. Sa santé paraît meilleure que par le passé. Quand l'histoire de l'Eglise, en Orégon et dans le diocèse de Nesqualy, sera écrite, conjointement avec les noms de Mgr. l'archevêque, son frère, et de Mgr. Demers, Evêque de l'Ile Vancouver, le sien en occupera les pages les plus éminentes. Il y a trente trois Sœurs de la Providence, dans le diocèse de Nesqualy ; elles dirigent dix académies pour les filles et prennent soin de l'hôpital de St. Joseph et d'un orphelinat. Ces Sœurs de Charité (c'est ainsi que les Dissidents appellent toutes les Religieuses) font un bien immense, parmi les Protestants et les Catholiques relâchés, au moyen de leur hôpital, de leurs visites et de leurs veilles à domicile. Dieu seul et leurs anges gardiens connaissent tous les prodiges de conversion opérés par leur intermédiaire ! En attendant les récompenses célestes, ce doit-être avec satisfaction qu'elles voient leur dévouement couronné de succès. Disons en passant qu'elles ont un bazar annuel toujours suivi des plus beaux résultats. Avant de quitter ce Territoire et l'Orégon, il est deux noms à mentionner, le grand vicaire Brouillet, de Walla Walla, et le grand vicaire Delorme, de la paroisse de St. Paul, qui passeront à la postérité, associés à ceux des Blanchet et des Demers ; ces pieux ouvriers ont blanchi dans le champ du père de famille.

DIOCESE DE L'ILE VANCOUVER.

Ce diocèse a perdu, le 28 juillet 1871, son

vénérable évêque, Mgr. Demers, qui a doucement succombé sous le poids de l'âge et des infirmités ; et sa belle âme est allée recevoir le prix de ses mérites dans un meilleur séjour. Les travaux apostoliques de ce missionnaire pionnier formeront une brillante page à l'histoire de l'Eglise du Nord-Ouest. Le grand vicaire Seghers (qui vient d'être nommé et sacré évêque) est chargé de l'administration du troupeau. Il y a environ 3,500 catholiques. Sept à huit prêtres pourvoient aux besoins spirituels de la colonie. Les bonnes religieuses de Ste. Anne dirigent les maisons d'éducation, Ces excellentes sœurs sont si populaires, qu'au printemps dernier, lors de leur bazar, tous les magasins de la ville de Victoria furent fermés, afin de donner occasion aux habitants de le visiter et de lui assurer par là un succès complet. Les Sœurs de Ste. Anne se dévouent là, comme partout ailleurs, aux œuvres de charité, avec un zèle admirable. Oh ! quelle belle couronne au ciel attend ces religieuses pour tous leurs sacrifices, leurs fatigues et leurs privations, bref, pour leur vie d'abnégation continuelle !

LA COLOMBIE ANGLAISE.

Mgr. d'Herbomez, O. M. I. est le vicaire apostolique de ce diocèse, qui fut détaché de celui de Vancouver en 1863. Dix Pères Oblats le secondent effectivement dans l'œuvre de la propagation de l'Evangile. Il y a sept ou huit églises ou chapelles, plusieurs écoles pour les garçons et les filles. Parmi les blancs, les catho-

liques sont par centaines ; parmi les sauvages, on ne compte pas moins de 20,000 personnes ou baptisées ou en voie de l'être.

TERRITOIRE D'IDAHO.

Mgr. Lootens, consacré Evêque en août 1868, est le vicaire apostolique des Territoires d'Idaho et de Montana sur les deux versants des Montagnes Rocheuses. Les Pères Jésuites, au nombre de dix, et quatre prêtres séculiers desservent les douze églises du Diocèse avec zèle et avec fruit.

DIOCESE DE SAN FRANCISCO.

La population totale de la Californie était estimée, en 1872, à 600,000 âmes. Environ un quart de cette population appartient à l'Eglise catholique. Ce sont des Irlandais, des Espagnols, des Américains, des Allemands, des Français, des Canadiens, etc. Il y a beaucoup de Dissidents et de Juifs. Là, comme en Orégon, un grand nombre de citoyens ne fréquentent aucune église, si ce n'est par curiosité ou passe-temps. Dans cette classe, on en rencontre qui sont vraiment généreux, dénués de préjugés et très-favorables à l'Eglise catholique. Si l'on fait un appel à leur libéralité, pour bâtir des églises ou des couvents, il est presque toujours entendu. Dans la ville de San Francisco seulement, il y a quatre imposantes et spacieuses églises : la Cathédrale de Ste. Marie, St. François d'Assize, et les nouvelles églises de St. Patrice et de S. Ignace. Les vastes rez-de-chaussée de ces édifices, ainsi que ceux de huit

ou neuf autres, dans la cité, servent pour les écoles gratuites des pauvres, aussi bien que pour les bibliothèques paroissiales, les chambres de discussion, et le rendez-vous des diverses sociétés de bienfaisance, attachées à chaque église. Les Jésuites avouent qu'il est rare de trouver en Europe et en Amérique une assemblée aussi considérable, aussi pieuse et aussi respectable que celle qui se réunit dans leur église, les dimanches et les jours de fête.

Il y a encore de jolies églises dans les villes d'Oakland, de Sacramento, de San José, de Marysville, etc. A la tête du grand et riche diocèse de San Francisco, est le digne archevêque Alemani, de l'ordre des Dominicains. C'est un savant théologien, un prélat remarquable par sa piété, son zèle et son humilité. Ses lettres pastorales sont des chefs-d'œuvre. Quarante huit prêtres réguliers et quarante six séculiers offrent une coopération puissante au dévouement du vénérable archevêque. Dans l'archidiocèse de San Francisco, on comptait, en 1872, 83 églises, 24 chapelles, 4 colléges, 6 académies, 33 écoles paroissiales, 4 asiles et 3 hôpitaux. Les Pères de la société de Jésus et les Frères de la doctrine chrétienne sont à la tête des grands colléges. Les Sœurs de divers ordres religieux sont chargées de l'éducation des filles, dans leurs couvents respectifs. Les Religieuses de la Présentation, elles seules, donnent à San Francisco une instruction religieuse et morale à plus de 2000 filles. Les Sœurs de la Merci prennent soin des orphelins de la ville, de la maison de repentir, ainsi que des

malades et des blessés dans les hôpitaux. En 1872, à San Francisco, dans neuf églises seulement, le catéchisme était fréquenté par 7,425 enfants.

Les vingt et une missions établies, par les Espagnols, le long de la côte de la Californie, sont encore le centre des opérations des missionnaires. Ceux qui appartiennent à ces paroisses sont des Espagnols, des Mexicains et des indigènes de la Californie. Leurs sombres églises, couvertes de terre, tombent en ruines. La condition des villes à l'intérieur est différente. Un missionnaire est assigné à chacune ou à plusieurs d'entre elles ; on y bâtit une église, puis une maison d'école, et ensuite viennent le presbytère et la bibliothèque paroissiale. Il y a peu de petites villes en Californie qui n'aient pas les avantages du culte.

Le Sud de la Californie est confié au zèle pastoral de Mgr. Amat, évêque de Montéry ; le Nord, à celui de Mgr. O'Connell, Evêque de Grass Valley. Ces deux prélats ont fait et font encore beaucoup pour répandre les bienfaits de la religion et de l'éducation religieuse parmi les populations dispersées de leurs immenses diocèses.

Dans le diocèse de Montéry, la population catholique est d'environ 35,000 ; il y a 26 églises, 9 chapelles, 24 curés, 11 autres prêtres voués à l'enseignement, un hôpital, 150 orphelins, 22 institutions charitables ou académies.

Dans le diocèse de Grass Valley, on compte 25 prêtres séculiers, 35 églises, 70 stations, 8 académies, 2 asiles et une population catholique de 15,000 âmes.

PEINES DES MISSIONNAIRES.

De quelle constance et de quelle force d'esprit, le missionnaire n'a-t-il pas à se munir, quand il est question de recevoir des affronts et des injures ! A mesure que le sol de l'Orégon, qui a été tant de fois arrosé par les sueurs de ses premiers missionnaires, les Blanchet, les Demers, les Brouillet, les Delorme, etc., devient fécond et fructueux, les hérétiques se montrent aussi plus furieux ; il n'y a pas de calomnies qu'ils n'inventent au sujet de l'Eglise, des Prêtres et des Religieuses. Dans leurs prédications, les catholiques sont sans cesse représentés comme des êtres superstitieux, des ivrognes, des ignorants et des ennemis de la république. Ils répétent partout que l'Eglise cherche à détruire les institutions du pays. Et le peuple, ignorant des principes de notre Ste. Mère l'Eglise, et partant trop crédule, ajoute foi à ces calomnies et se laisse aller à des transports de haine et de rage. Les enfants mettent souvent en pratique les faux principes, énoncés en leur présence. Au sortir du temple protestant, ils lancent des pierres ou de la boue dans les croisés de l'Eglise, donnent de mauvais noms au missionnaire, appellent les enfants catholiques des bâtards ou de petits purgatoires. D'autres, plus hardis, vont frapper à la porte des couvents ou tirent des coups de pistolets à travers les fenêtres. Certains individus ont attaché des cordes, le soir, à travers la voie publique, pour faire tomber les catholiques et les religieuses, qui venaient de l'église après les vêpres. Les bigots outra-

gent notre Ste. religion, non-seulement dans leurs églises, par leurs infâmes dénonciations, mais encore dans les gazettes de la contrée. C'est là que le monstre de l'hérésie se manifeste dans toute sa difformité ; nos saintes cérémonies y sont travesties, nos pieux usages ridiculisés, même les habits sacerdotaux y sont trainés dans la fange. Oh ! qu'il faut de patience au milieu de tant de vexations, d'insultes et d'outrages !

La justice divine a puni sévèrement un prédicant hérétique, non loin d'ici, pour avoir accusé d'adultère le clergé catholique. Car, Dieu, l'ayant laissé à ses propres forces et abandonné à ses passions dépravées, il a commis lui-même l'adultère. Tant il est vrai qu'on croit toujours les autres coupables des mêmes crimes dont on est soi-même l'esclave. A la naissance de la progéniture, le bruit de cette abomination s'en répandit à la ville et à la campagne, et les plaintes et les murmures du peuple le décidèrent à s'expulser de l'endroit. C'était le meilleur parti à prendre, car une expulsion forcée aurait donné plus d'éclat à l'affaire. En 1866, une femme protestante, remarquable par son fanatisme religieux, faisait circuler toutes sortes de rumeurs calomniatrices sur l'église et sur les Religieuses. Toute la ville était en émoi à cause de ces faux rapports. Elle n'alla pas loin sans recevoir sa punition. Un jour, comme elle était occupée à tailler un habit, près de la cheminée, sa robe prit feu en arrière sans qu'elle s'en aperçut. Elle continua à tailler et à découper jusqu'à ce qu'elle sentit la chaleur monter. Bientôt, tous ses vêtements étaient en feu ; elle

se jette sur son lit, c'est inutile, elle ne peut éteindre le feu qui dévore ses habits ; elle court dehors et crie aux voisins, qui, en apercevant les flammes au-dessus de sa tête, accourent en toute hâte ; mais il était trop tard, ils la trouvèrent littéralement rôtie. La pauvre infortunée mourut après trente heures d'une affreuse agonie. Une petite protestante, âgée de six ans, qui se trouvait alors à l'école des Sœurs, s'écria devant ses compagnes : " Oh ! cette femme n'ira jamais au ciel, à cause de sa langue scandaleuse." Plusieurs autres personnes dirent aussi qu'elle avait grandement mérité ce châtiment ; qu'elle avait enduré les feux du purgatoire, sur la terre, elle qui en avait tant ri pendant sa vie. C'était la même bigote qui, durant une visite faite à une voisine, s'étant mise par mégarde un livre catholique contre la bouche, sur l'observation de son petit garçon de six ou sept ans, le rejeta promptement sur la table, de peur d'en être souillée.

Une seconde peine, qui afflige souvent le cœur du missionnaire, c'est de voir tant d'infidélités dans le mariage. Plût au ciel que certains catholiques ne fussent pas entachés de cette dépravation criminelle ! Sur la côte du Pacifique, il y a un divorce sur douze ou quinze mariages. Que cela donne une pénible idée de la moralité publique ! Qui peut compter, chaque année, le nombre de femmes et de maris séparés, ainsi que d'enfants dispersés et privés de moyens d'existence ? On a vu des cas, où des femmes et des maris, séparés le matin, étaient remariés le soir. Si l'on est fatigué de

sa femme ou de son mari, on trouve mille raisons pour se quitter ; et il faut avouer que la loi est grandement relâchée à ce sujet. D'ailleurs, comme il y a peu de respect pour la justice, en ce pays, une certaine somme passée au juge ou aux avocats rend l'issue de l'affaire presque certaine dans le sens du divorce. Oh ! plût à Dieu, que les enfants de telles unions ne fussent jamais nés ! Ils n'auraient pas à traîner une misérable existence ici bas, en attendant l'heure de la justice suprême ! On lit dans certains journaux des annonces qui rapportent, qu'en une telle ville, des avocats, gradués dans des universités américaines, obtiennent des divorces, sans que l'une des parties le sache. On raconte, en effet, qu'un marchand, étant allé dans une ville voisine, pour y faire des achats, lut le lendemain, dans la gazette du jour, que sa femme avait obtenu son divorce et était déjà remariée à un autre homme ; tout cela avait lieu dans l'espace de vingt quatre heures. Où doit arriver une société qui repose sur de tels fondements ? Ne tomberait-elle pas en ruines avant longtemps? Il n'y a que la doctrine catholique, touchant le mariage, comme le disait tout récemment et avec raison, un journal protestant de l'Etat de l'Illinois, qui empêchera l'édifice de la société de crouler sans retour.

Exemple : à 70 milles de Jacksonville, il y avait une femme de mauvaise vie, qui en était à son troisième ou quatrième mari, quoique les premiers fussent encore vivants. Comme un exemple de la colère divine à l'égard de ceux qui violent les commandements, cette femme a

été alitée pendant huit longues années ; elle était toute difforme et toute décharnée. La pauvre misérable se faisait apporter ses repas sur son lit, ainsi que des boissons enivrantes. Plusieurs fois elle a été trouvée ivre. Oh ! quelle vie ! Comme on est bien puni par où on a péché ! Au moment de sa mort, on m'appela auprès de son chevet ; elle était horriblement tourmentée. Je la pressai de faire sa confession ; je lui montrai le crucifix, et lui parlai de Notre Seigneur tout prêt à pardonner au pécheur repentant. Non, non, dit-elle, demain ; allez-vous en, demain, demain. Voyant qu'elle allait bientôt expirer, je me jetai à genoux près de son lit, et la conjurai au nom de Dieu, de la Très Sainte Vierge et de sa patronne, de ne point ajourner davantage sa conversion. Enfin, touchée de la grâce, elle fit une confession de ses fautes. Après l'avoir exhortée au repentir et à se confier en la miséricorde de Dieu, je lui donnai l'absolution et l'onction sainte. Comme la bonté de Notre Seigneur est infinie, j'ose espérer qu'il aura eu pitié de cette malheureuse à son dernier soupir.

Il est une autre source d'affliction, pour le pauvre prêtre, c'est la vue de tant de mariages mixtes, entre les catholiques et les héritiques. Dans certains quartiers, près du tiers sont de ce genre. Quelques uns ont été célébrés, avec répugnance, par le missionnaire, beaucoup plus l'ont été devant le prédicant ou l'officier civil. Avec de si tristes commencements, il ne faut pas s'étonner des funestes résultats qui en sont la suite. Aussi, on remarque avec douleur, que la

partie catholique, en bien des cas, abandonne la foi, tourne le dos à l'église et renonce aux secours de la religion. Ainsi vivait à seize milles de Jacksonville, une pauvre femme catholique, mariée à un protestant de la nouvelle secte des spiritualistes. On entendit plusieurs fois la pauvre créature dire ouvertement qu'elle ne croyait point à l'enfer ; son mari sans doute l'en avait dissuadée. Elle est morte dernièrement sans prêtre, sans sacrements, et les protestants l'ont enterrée dans leur cimetière. " Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es." Les enfants de semblables unions sont élevés en païens ; ou si les parents tiennent un peu à leurs croyances respectives, les enfants vont d'abord de l'une à l'autre, et finissent ensuite par s'en dégoûter entièrement. Oh ! que l'Eglise est sage en défendant au prêtre de bénir de tels mariages, et qu'elle a grandement raison de les empêcher par toutes les voies possibles ! Oh ! quelle source de joie et de bonheur jaillit pour ceux qui ne contractent que suivant les règles de notre Sainte Mère !

Une quatrième douleur, qui est non moins poignante, pour le cœur du missionnaire, c'est de voir l'éducation religieuse des enfants, négligée, non-seulement par les parents protestants, mais encore par les parents catholiques. Il y en a qui sont si peu zélés à cet égard, que les Religieuses et les Prêtres ont à enseigner les prières du matin et du soir à des enfants de huit, dix ou douze ans. Il arrive souvent que pendant le catéchisme du dimanche, ces enfants jouent à la maison paternelle,

courent par les voies publiques, se promènent ou vont à la chasse. Quelques-uns même se rendent à l'école protestante, le dimanche. Je n'exagère rien ici, car si le catéchisme est fréquenté par cinquante enfants, soixante et quinze au moins y assisteraient si les parents remplissaient leurs devoirs. Qu'arrive-t-il ? vous voyez de grands enfants incapables de faire le signe de la croix, ignorants de la lettre du catéchisme et par conséquent indignes d'être admis à la première communion. Ils vivent ainsi, font leur chemin comme beaucoup d'autres, sans être instruits des rudiments de la Religion. Quelle espèce de catholiques feront-ils ? Ils seront semblables à leurs parents, tièdes et relâchés, si toutefois ils ne deviennent protestants ou incrédules. Quoique les parents aient, dans ce pays, la plus grande facilité, pour instruire leurs enfants, néanmoins que de négligences à leur sujet ! et pour la moindre petite indisposition, ils les retiennent à la maison paternelle. Ils sont toute tendresse pour eux, et les enfants, s'apercevant bientôt de leur côté faible, savent en profiter. Ils deviennent hardis, grossiers et indépendants ; ils méprisent volontiers l'autorité et font à leur guise. Vous les entendez appeler leur père, le vieux, et la mère, la vieille, même quand ils ne sont arrivés qu'à l'âge de douze ou quinze ans. D'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, comme le prouve l'expérience que le missionnaire a eue, pendant de longues années, dans une contrée comme celle-ci, il est très-difficile d'élever une famille chrétiennement. Il y a de grands obs-

tacles : les enfants voient trop, entendent trop, lisent trop, courent trop, ont trop de liberté. C'est après avoir mûrement réfléchi sur cette matière, que je me suis promis de ne jamais conseiller aux canadiens de venir s'établir soit en Orégon, soit en Californie, d'ici à plusieurs années.

L'ivrognerie et les jeux à l'argent offrent beaucoup de difficultés au pauvre pasteur. Les repaires de jeux sont nombreux ; et quoi qu'il existe des lois sévères à cet égard, on sait les enfreindre impunément. Un journal protestant publiait, il y a quelque temps, qu'il est mort aux Etats-Unis, en huit ans, 300,000 individus des suites de l'ivrognerie. Dans presque toutes les villes de l'Orégon et de la Californie, il y a une taverne pour cent personnes. Voilà où vont s'engouffrer les gages de la semaine, la foi catholique, l'honnêteté et toutes les vertus civiles et chrétiennes. En 1867, un homme s'enivra à douze milles de Jacksonville, et en passant sur la rivière des Coquins, il perdit l'équilibre et tomba de la hauteur de quatorze pieds, sur les cailloux. Par une providence spéciale, il se fit très peu de mal. Tant il est vrai que Dieu poursuit le pécheur pour opérer sa conversion. Néanmoins la leçon ne fut pas assez forte. Vers la fête de Noël, de la même année, mon ivrogne fit la noce, avec des compagnons de son calibre, et quand il fut bien rempli, il lui prit fantaisie de préparer le souper. Le feu allait à merveille. Comme il était à arranger la cafetière dans la cheminée, il tomba dans le feu et se brûla tellement les cuisses et les jambes qu'elles en furent toutes

côtes. Il était trop ivre pour s'arracher du feu, et ses compagnons, pour la même raison, étaient incapables de lui rendre aucun service. Aux cris du malheureux les voisins répondirent et s'empressèrent de le retirer de la cheminée et de lui prodiguer tous les soins que nécessitait sa condition. On manda le missionnaire immédiatement pour lui donner les secours de la religion, car il était catholique. Oh ! quel triste spectacle ! Je ne l'oublierai jamais de ma vie. Au bout de quatre jours, après avoir fait sa paix avec Dieu, le pauvre infortuné expirait au milieu de cruelles souffrances. Autre exemple : un homme d'une trentaine d'années, non marié, avait couru beaucoup de dangers lorsqu'il était sous l'influence de la boisson, et tous ces avertissements n'avaient fait aucune impression sur lui. Un jour, étant allé, tout ivre qu'il était, chercher un voyage de perches pour faire de la clôture, il tomba du haut de sa charge et se cassa le cou. Il était aussi catholique. Sa pauvre mère, âgée de 70 ans, en est inconsolable, et cette triste mort de son fils abrégera ses jours.

Les jurements et les blasphèmes sont aussi une croix bien douloureuse pour le ministre du Seigneur. C'est un vice très commun dans toutes les classes de la société ; et que l'on corrige difficilement, même après les châtiments qui parfois frappent les coupables. Un habitant de la campagne, en 1865, était adonné à la mauvaise habitude de jurer et de blasphémer ; il ne pouvait ouvrir la bouche sans proférer de mauvais serments. En punition des péchés de sa langue, un soir, il fut trouvé mort aux pieds

de son cheval. Dieu permit que l'animal le tua, parce que dans sa colère, il l'avait battu en vomissant contre lui mille imprécations. En 1871, au mois d'août, un juge du comté de Jackson, expirait après trois ou quatre jours seulement, d'une maladie cruelle. L'habitude de maudire était si invétérée chez lui que deux heures avant de mourir, il proférait des imprécations à faire dresser les cheveux des assistants. Un incrédule qui était présent, me fit le lendemain l'observation suivante : " Père, dit-il, " la doctrine catholique concernant le purgatoire " sied bien dans des cas si désespérés. Tel juge " ne peut aller droit au ciel. S'il va en enfer, " il n'y a plus d'espoir. En purgatoire au " moins, il y a encore chance d'être sauvé." Sans doute la remarque de l'incrédule porte à faux, mais on voit bien ce qu'il veut dire. Un homme qui tient auberge, à Jacksonville, depuis plusieurs années, qui jure fréquemment et qui souffre bien des blasphèmes dans sa maison a dû reconnaître une punition dans le malheur qui lui est arrivé. C'était un soir du mois de septembre 1871 : on lui apporta le corps presqu'inanimé de sa femme. qui venait d'être renversée par le cheval qu'elle montait. La pauvre créature en est morte au but de quatre semaines après avoir enduré de terribles souffrances. Le mari comprit la leçon et il est devenu plus réservé dans son langage.

La violation fréquente du sabbat peut être considérée comme le septième glaive qui transperse le cœur du missionnaire. Tous les étés, il arrive de nombreux accidents, le diman-

che, comme pour signifier que Dieu voit défavorablement la transgression de son saint jour. Des catholiques et des protestants vont passer le dimanche à la campagne, soit à la pêche, soit à la chasse; souvent le départ de certains catholiques a lieu pendant le saint sacrifice de la messe. Une fois, c'est une roue qui se brise à la voiture; une autre fois, la voiture elle-même vole en pièces; quelquefois les chevaux prennent l'épouvante et renversent le contenant et le contenu. Ici, il y a de sévères contusions, là, un bras cassé, ailleurs une jambe déboitée. Croit-on que cela corrige ceux qui profanent le saint jour du Seigneur? Point du tout, on paie pour les dommages causés; on règle avec le médecin pour ses services, et si on revient en bonne santé, on reprend les promenades, le dimanche, comme si Dieu n'avait pas menacé. En 1866, nous avions un mécanicien tellement fanatique, qu'il tournait la tête pour ne pas voir le missionnaire passer dans la rue, et puis il faisait circuler toutes sortes d'histoires, sur son compte, afin de nuire à sa réputation. Un jour de dimanche, il perdit un œil, à la chasse. Soit qu'il comprit la leçon ou non, toujours est-il qu'il est revenu à de meilleurs sentiments. Depuis, il est d'une politesse esquise; tous ses préjugés sont tombés, car il envoie ses filles à l'école des religieuses, et leur permet même quelquefois de chanter dans l'église. Heureux ceux qui profitent des leçons que Dieu envoie pour leur propre amendement!

Une autre désolation pour un prêtre, chargé du soin des âmes, c'est la négligence coupable

d'un grand nombre concernant leur conversion. Il en est qui passent 10, 20, 30 ans et même davantage sans se confesser. Les morts subites, les accidents de tout genre, ne les épouvent point. Quelques uns ont le bonheur d'avoir un prêtre pour les réconcilier avec Dieu avant de mourir, mais combien paraissent au tribunal suprême sans préparation ! Trois semaines, avant la fête de Noël de 1863, je visitai, à une vingtaine de milles de Jacksonville, un vieux garçon, qui ne s'était pas confessé depuis huit longues années. Je l'engageai à venir au tribunal de la pénitence et remplir ses devoirs de religion. Il promit qu'à Noël, il se rendrait à mes instances. Plein de confiance en sa promesse, je m'attends à le voir se présenter quand la grande fête aura lieu. Point de pénitent. Le jour de l'an arrive et passe, point de pénitent. Un soir, étant à lire le journal, un courrier m'annonce qu'un tel a été trouvé mort mutilé et tué par son cheval. C'était le même homme qui avait promis de mettre ordre à sa conscience aux fêtes de Noël. Il avait oublié ces paroles : "Soyez prêt, je viendrai comme un voleur au milieu de la nuit." Autre exemple : en 1870, un catholique refusa de faire la retraite qui se donnait à Jacksonville par un Père Jésuite, quoiqu'il y eut plusieurs années qu'il ne s'était pas approché des sacrements. Qu'est-il arrivé ? Au bout de six mois, son garçon de six ans mourait après quelques jours de maladie seulement. Un peu plus tard, il perdit les deux plus beaux chevaux de son écurie. Quelques mois après, le deuxième et dernier garçon âgé de

deux ans expirait dans une terrible agonie. Enfin, lors de l'incendie du 3 avril dernier, cet homme vit son étable et ses dépendances dévorées par le feu en quelques instants, ce qui lui occasionna une perte de deux mille piastres. Heureusement pour lui, il comprit la leçon et il se rapprocha de l'Eglise et des sacrements ! Autre exemple du délai de la conversion. En 1871, un vieillard de soixante-quatorze ans, mourut subitement et je lui refusai la sépulture chrétienne, pour les raisons suivantes : depuis trois ou quatre ans, il venait à la messe peut-être une ou deux fois par années, quoiqu'il ne demeurât qu'à deux milles de l'Eglise ; de plus, il ne fit pas ses Pâques pendant le même temps. En outre, ce pécheur endurci, quoique pressé par un saint missionnaire, qui prêchait la retraite, avait refusé de rentrer en grâce avec Dieu. Lorsqu'on s'éloigne de l'Eglise et des sacrements, on tombe dans toutes sortes d'iniquités : la haine, la vengeance, les mauvais procès, la jalousie, l'avarice, on finit par boire l'iniquité comme l'eau. Enfin, il disait que lire son livre de prière à la maison était aussi bon que d'aller à la messe ; d'ailleurs il n'avait pas d'argent à débourser pour le soutien de l'Eglise et du pasteur. Ce vieillard était tellement aveuglé qu'il ne fit point venir le missionnaire, pour le réconcilier avec son Créateur, quoiqu'il eût le temps de le faire. " Vous ne savez, dit Notre-Seigneur, ni le jour, ni l'heure où le fils de l'homme viendra ; soyez prêts, veillez et prieiz."

La neuvième croix du missionnaire, et qui n'est pas la moindre, c'est la conduite des canadiens,

sur la côte du Pacifique. Au risque de mécontenter et d'attrister quelques lecteurs, je dirai à à leur sujet franchement ma pensée. Il en est qui rougissent de leur titre de canadiens, qui ne veulent pas avouer leur origine, qui abandonnent la foi de leur pères et qui se font même protestants. J'ai un canadien présent à l'esprit qui renonça à sa religion pour se faire anglican, il devint plus tard méthodiste, puis baptiste, ensuite presbytérien. " Maintenant, dit-il, j'ai le bonheur d'être incrédule." D'autres entrent dans des sociétés secrètes, afin de s'attirer les bonnes grâces des Américains ou encore pour conclure un mariage avantageux, sous le rapport pécuniaire. Soit dit en passant, que les Américains, qui parlent si haut de la liberté, sont pour la plupart esclaves de mille et une sociétés secrètes. Dans une petite ville comme Jacksonville, il y a quatre différentes associations de cette espèce, qui enlacent dans leurs liens tous ceux qui veulent mener une vie indifférente en religion. L'ivrognerie et les jeux à l'argent font de terribles ravages parmi un certain nombre de canadiens. Ces passions les abaissent, les abrutissent, les tuent sur la terre et les damnent pour l'éternité. Il ne faut donc pas s'étonner d'en voir plusieurs, méprisables et méprisés en conséquence. Sur les dix ou douze mille Canadiens, qui se trouvent à l'Ouest des Montagnes Rocheuses, à peine mille ou deux milles d'entre eux approchent des sacrements. La plupart ne fréquentent jamais l'Eglise, leurs enfants ne vont presque jamais au catéchisme ou à l'école catholique ; ils n'aident presque d'aucune ma-

nière ni aux bâtisses, ni aux réparations ; ils ne se privent jamais d'un verre de rum pour en donner le prix aux besoins du culte ; et néanmoins ils crient plus fort que les autres quand vient un bazar ou une collecte pour l'école ou pour l'Eglise. Un des soins de nos Canadiens émigrés est de traduire leur nom en langue anglaise ou de l'américaniser en en changeant la prononciation. Les traductions sont quelquefois libres et la chose tourne souvent au ridicule. Il y en a qui ont l'habitude de ne s'entretenir qu'en anglais. Je ne connais rien de plus mal sonnant que d'entendre deux canadiens, converser dans une langue, que souvent ni l'un ni l'autre ne comprend parfaitement. C'est si bien le cas, que leurs enfants écorchent la langue maternelle lorsqu'ils s'en servent, mais parlent l'anglais à la perfection. Nous devrions être fiers de nous servir du langage de nos ancêtres, celui avec lequel nos pasteurs nous ont enseigné à aimer Dieu et celui que nous parlons habituellement quand nous demandons des grâces au Père Eternel. Sans doute, il y a encore des Canadiens, dignes de ce nom, qui sont bons catholiques, qui ne sont en arrière d'aucune nation, lorsqu'il s'agit d'aider à bâtir des églises, à construire des écoles, à élever un presbytère. J'en connais de ceux-là au Sud, au Centre et au Nord de l'Orégon, dans le territoire de Washington, en Californie, même jusqu'à Idaho et Montana. Du moment, que le prêtre parle d'une réparation à faire, on s'y met de tout cœur ; le tout prospère et on ne s'aperçoit pas qu'on a souffert dans sa fortune malgré ces

quelques sacrifices. Je le dis, avec plaisir, il y en a de ces bons canadiens qui font l'honneur du pays où ils ont reçu le jour, qui s'attirent le respect de tous ceux dont ils sont connus, qui mènent une vie sans reproche et qui occupent des emplois distingués dans la société : Puisse leur exemple avoir plus d'imitateurs !

CONSOLATIONS DU MISSIONNAIRE.

Il est bien juste qu'après avoir partagé le calice et porté une portion de la croix de Notre Seigneur, le missionnaire aie part aussi à sa joie. Notre Seigneur dut souffrir et s'humilier avant d'entrer dans sa gloire, de même, le missionnaire, après avoir été dans le mépris et la confusion, aux prises avec les vexations, les embarras et les peines, se réjouit, se ranime et s'encourage à l'apparition d'un rayon des délices éternelles. Les consolations sont nombreuses dans les missions. Je ne parlerai que de quelques-unes. Une des principales est de voir les nouveaux convertis mener une vie édifiante et exemplaire. Voici l'histoire d'une convertie qui plaira à tous les lecteurs. En 1866, Madame G. n'appartenait à aucune religion ; elle vivait comme vivent des milliers d'américains, sans église, sans autel, sans pasteur, Qu'est-il donc arrivé, pour changer son cœur ? A la voir tous les dimanches à la sainte messe et fréquemment à la sainte table, on dirait qu'elle a été catholique toute sa vie. Le récit suivant va en faire connaître la cause. Vers 1859, Madame G., alors jeune fille de dix-sept ans, était envoyée en

Californie, au couvent de Bénécia, sous la direction des Sœurs de S. Dominique. Douée de talents et d'esprit, elle fit promptement des progrès dans la science et la vertu. L'exemple, la bonté et la mansuétude des Religieuses, la douceur de la règle et l'aménité des élèves catholiques, firent bientôt pencher la demoiselle vers la religion. Comme elle l'a avoué, bien des fois depuis, elle éprouvait alors, en répondant au chapelet, autant de joie et de ferveur que ses compagnes. Les parents, ayant ouï dire que leur fille avait certaines tendances vers l'église catholique, la mandèrent soudainement à la maison paternelle. La demoiselle, comme on l'imagine aisément, quitta à regret cet asile où ne s'exhale que le plus pur parfum des vertus ; mais, de même qu'une semence jetée en bonne terre, donne des produits en abondance, de même aussi les leçons de piété et de sagesse qui avaient germé dans son cœur, pendant les quelques mois écoulés au couvent, portèrent d'excellents fruits. Après quelque temps passé chez ses parents, cette demoiselle épousa un colon de l'endroit, riche en biens terrestres, mais peu religieux. Cinq années s'écoulèrent assez heureusement au milieu des modes, des assemblées, des rendez-vous. Dieu n'ayant pas accordé d'enfants à leur union, cela semblait favoriser encore cet entrainement à une vie bruyante et mondaine. Vers la fin de l'année 1866, Madame G. fit la connaissance des Religieuses des SS. NN. de Jésus et de Marie, déjà établies depuis plus d'un an à Jacksonville. Ses visites réitérées

au couvent renouvelèrent en elle le désir qu'elle avait eu autrefois d'embrasser la religion. Quels moyens prit-elle pour cacher son grand projet aux yeux du monde, du moins pendant un certain temps ? Le voici : elle demanda aux Sœurs de vouloir bien lui donner des leçons d'écriture et de musique. Cette étude fit bientôt place à celle du petit catéchisme. Pendant que madame G. apprenait les rudiments du christianisme, il ne faut pas s'imaginer que tout allait à merveille : Oh non! quels combats à l'intérieur ! non jamais, si je ne l'avais vu si souvent, je n'aurais jamais crû qu'il en coûtât autant pour devenir catholiques, à ceux qui ont été élevés dans une autre religion. En effet, on trouve partout des obstacles à combattre : l'éducation première, les parents, les amis et les préjugés nationaux.

Comme madame G. n'avait jamais désobéi, en rien d'important, à ses parents, elle écrivit une lettre à sa mère, qui résidait alors à San Francisco, la priant de vouloir bien lui permettre d'embrasser la religion catholique. La mère, on ne peut plus désolée, ne prend pas le temps d'écrire, mais envoie un télégramme à sa fille, lui demandant en grâce de ne point passer outre. Cette dépêche télégraphique arriva justement la veille du baptême de madame G. Vous pouvez juger de l'émotion qu'elle éprouva ; mais aidé de la grâce d'en haut, elle reçut néanmoins, le saint baptême, le lendemain, en présence d'un concours nombreux et choisi. C'était un dimanche, après la messe, et le 24 de mars de l'année 1867. Elle étonna tous les

assistants, par sa fermeté et son courage, en lisant la Profesion de Foi. Le 27 septembre suivant, quand Mgr l'archevêque Blanchet, fit sa visite épiscopale, dans le Sud de l'Orégon, la nouvelle convertie reçut le sacrement de confirmation, et depuis lors, elle n'a cessé d'être une parfaite chrétienne et un véritable soldat de Jésus-Christ.

Que dirai-je de ses vertus ! Madame G. a montré de l'héroïsme, à un haut degré, en embrassant la religion ; car, ses parents et ses amis lui ont tourné le dos, quelques uns pendant six mois, quelques autres, durant une année ; enfin, un petit nombre plus longtemps encore. Mais s'abritant sous l'égide de Marie, sa patronne, elle n'a pas dévié d'une seule ligne du vrai sentier. Et sa bonté et ses manières gracieuses ont eu tant d'influence sur ses parents et sur ses amis qu'ils l'estiment autant en ce moment, sinon plus, qu'auparavant. Sa charité envers les pauvres est sans bornes ; la misère et les afflictions des malheureux ne trouvent jamais sa porte fermée ni son cœur insensible. Dans combien de demeures, ses bienfaits ne répandent-ils pas la joie ? Dans combien de ménages troublés ses bons conseils ne ramènent-ils pas l'amour et la paix ? Que de douleurs dont elle est la confidente et la consolatrice ? Que de bonnes œuvres elle sait accomplir ! Pour l'Eglise paroissiale et le couvent des Religieuses, elle ne se lasse jamais de déployer sa générosité. On pourrait compter par douzaines les ornements, les décorations, les meubles et le linge pour l'Eglise et le couvent qu'elle a procurés à

ses frais et dépens. Quelqu'un dira peut-être : c'est bien facile à donner quand on est riche ; soit, mais aussi combien de riches se montrent avares envers l'Eglise et les institutions de charité !

Avec un grand amour pour Dieu, madame G, possède la plus grande charité pour le prochain. Elle promit de ne jamais dire un mot défavorable à qui que ce soit, et elle tient fidèlement sa promesse. Jamais de railleries, de critiques, d'observations blessantes, mais toujours elle prend la part des absents. Si ses bons exemples ont tant fait pour dissiper, en grande partie, les préjugés de son mari, elle peut aussi, après Dieu, se glorifier, d'avoir procuré l'abjuration d'une sœur, également éminente par ses qualités du cœur et celles de l'esprit. Mentionnerai-je son humilité ? La remarque suivante suffira pour en donner une idée. Il y a seulement quelques années, madame G. était le pilier des modes, maintenant rien de plus simples et de plus humbles que ses vêtements. Elle se croit toujours la moindre des créatures, la plus grande pécheresse du monde! Oh ! combien de femmes chrétiennes devraient apprendre de bonnes leçons de cette nouvelle convertie ! Le Seigneur, pour récompenser tant de dévouement et de vertu, à signalé sa bonté envers cette pieuse dame et son mari d'une manière assez remarquable. Jusqu'alors ils étaient sans enfants, en ce moment ils ont deux jolies petites filles qui font la joie et les délices de leurs parents. Le mari, monsieur G. est encore protestant, appartient même à une

société secrète, mais quel changement en lui depuis la conversion de sa femme. En toute occasion, il défend les intérêts des catholiques, fait des dons au missionnaire et à l'église, et se montre un véritable bienfaiteur à l'égard des Religieuses. S'il plait à Dieu de le convertir un jour, il devra cette grâce aux prières et à la conduite édifiante de sa pieuse épouse.

Une joie bien grande pour le missionnaire est de baptiser des Dissidents à l'heure de la mort, les cas en sont assez fréquents. En voici deux qui pourront intéresser. Le 1er Décembre 1863, de bon matin, une lettre m'apprit qu'à soixante-quinze milles, au nord de Jacksonville, un protestant, rendu au dernier degré de consomption, était sur le point de mourir et demandait un prêtre catholique. Je montai immédiatement dans un wagon, ouvert à tout vent et courus au secours du pauvre frère séparé. Il plut toute la journée sur mon dos, de sorte que la couverture qui me servait de parapluie et de pardessus, était toute imbibée. Durant la route, le ressort du siége se brisa, et il fallut m'asseoir au fond de la voiture sur la paille mouillée. Quand nous arrivâmes à environ dix milles de l'endroit où nous nous rendions, nous eûmes une rivière à traverser, et les eaux étaient si gonflées qu'elles avaient emporté le pont. Le cocher dut rebrousser chemin, pendant douze ou quinze milles, avec voiture et chevaux, pour se procurer des mulets habitués à traverser les rivières à la nage. Imaginez ma situation, au milieu des montagnes, en plein cœur de nuit, sur le bord d'un torrent ; et la couverture qui, naguère si

molle et si pesante, s'était raidie par la gelée. Je crus un instant que ma dernière heure était venue. En attendant le retour du cocher, je pris tout l'exercice possible pour me réchauffer. La traversée à la nage se fit assez heureusement, quoi qu'avec une certaine crainte de ma part ; et il était grand jour (c'était le 2 Décembre, veille de la fête de mon patron, S F. Xavier) lorsque j'arrivai près du lit du mourant. Oh ! que j'avais prié avec ferveur le long du chemin pour que le pauvre malade eût un instant de vie, afin de recevoir les consolations de la religion catholique ! Ma prière était exaucée, le malade était encore en vie. Je n'ai aucun doute que le *Pater* et l'*Ave* des associés de la Propagation de la Foi y ait beaucoup contribué.

Il serait impossible de dire la joie qu'il éprouva en apercevant le missionnaire. Le plaisir consolant que je ressentis moi-même fut si vif, que j'oubliai à l'instant toutes les tribulations de la veille et de la nuit. Je commençai de suite à instruire le moribond des principales vérités de notre sainte religion. Je le baptisai ensuite, et quand l'eau sainte coula sur son front, ridé par les années, des larmes de joie coulèrent de ses yeux et des miens et se mêlèrent à l'eau régénératrice. Ce voyage me coûtait vingt-six piastres et demie. Comme cet homme était pauvre, je ne demandai rien ; j'étais amplement rétribué en ayant gagné une âme à Dieu. Quelques jours après mon retour, on m'annonça que mon néophyte était mort en prédestiné.

Le 29 septembre, 1872, un protestant vient frapper à ma porte et m'apprend qu'un pauvre

vieillard est mourant à l'hôpital et qu'il désire me parler. En un instant, j'y volai et j'écoutai l'histoire qui suit : " Père, dit-il, je suis malheureux, je suis abandonné de Dieu et des hommes ; Dieu me laisse à mes sens réprouvés, à cause de ma longue vie de dissipation ; je n'ai plus un seul ami sur la terre, ma femme m'a chassé de la maison et de la compagnie de mes chers enfants. Vous seul me restez, car je sais que vous êtes l'ami sincère des infortunés. Je vais bientôt mourir, pour expier les ivrogneries, les scandales et les désordres de ma vie. Qu'en pensez-vous, puis-je encore sauver mon âme ? Est-il encore temps ? Dieu me pardonnera-t-il ma longue carrière criminelle ?" " Oui, mon cher frère, lui répondis-je, n'importe à quel temps le pécheur revient et demande sincèrement pardon, le Seigneur est toujours prêt à lui pardonner. Il dit lui-même dans la Sainte Ecriture, venez vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. " Le pauvre moribond, crucifix en mains, fit une confession générale de toute sa vie (il était âgé de 54 ans), avec les plus grands sentiments de componction et de repentir. Plusieurs fois, il fallut donner un libre cours aux larmes abondantes qu'il versait, et interrompre le long récit de ses désordres. Je l'instruisis du mieux possible, dans les circonstances présentes ; je le baptisai ensuite conditionnellement, et lui donnai avec effusion de cœur, la sainte absolution. Ses parents avaient appartenu à l'église anglicane et l'avaient élevé dans cette croyance. Ce n'était plus le même homme, au dire du médecin qui le traitait. La nuit

suivante, il dormit profondément, ce qu'il n'avait pas fait pendant dix ou douze jours ; il avait meilleur appétit ; il ne cessait de répéter, même en présence des dissidents, qu'il était heureux, que la religion catholique était la seule consolation des affligés, la seule Eglise qui va au cœur. Cependant, le nouveau converti, miné par l'hydropisie et d'autres souffrances, rendit doucement son âme à Dieu au bout d'une semaine, et il pressa le crucifix sur ses lèvres jusqu'à son dernier soupir. Tant il est vrai que lorsque Dieu semble le plus éloigné de nous, il en est le plus près. Ceux qui vont travailler à la vigne du Seigneur, à la dernière heure, reçoivent la même récompense que les ouvriers de la première. Néanmoins ici point de présomption ; si le bon larron s'est converti, à la droite du Sauveur crucifié, il ne faut pas oublier que le mauvais larron, à la gauche, quoiqu'arrosé de son sang précieux, est mort impénitent.

La foi des fidèles est quelquefois vraiment grande et ce n'est pas une petite consolation pour le cœur du pauvre pasteur. En 1865, à Kirbyville, dans le comté de Joséphine, une petite fille de huit ans avait un mal d'oreille insupportable. Sa pauvre mère, après avoir essayé toutes sortes de médicaments, s'écria tout à coup : " de l'eau bénite, de l'eau bénite, c'est le seul remède qui guérira ma fille." En effet, après quelques lotions, avec l'eau sanctifiée par la parole de Dieu et la prière, elle fut guérie. Lors du grand incendie du 3 avril 1873, à Jacksonville, comme le feu menaçait l'Eglise et

l'école catholiques, en l'absence du missionnaire, un vénérable vieillard, remarquable par sa foi et sa piété, se procura le ruban de St. Amable et le lança dans le feu, tout en priant ardemment le saint de sauver ces édifices si chers à la petite colonie catholique. Sa foi et sa prière furent exaucées, immédiatement le vent se calma, et l'élément destructeur continua de dévorer les bâtisses à demi-consumées et n'alla pas plus loin. Chez certains enfants, cette même foi, accompagnée de la piété la plus vive, est extrèmement remarquable. Au printemps de 1872 une petite fille de quatre ans tomba malade des fièvres. Pendant toute sa maladie, qui dura trois ou quatre semaines, elle ne cessa d'édifier tous les assistants. Une femme protestante déclara solennellement qu'elle n'avait jamais entendu prier un adulte, en temps de maladie, comme cette petite fille pria une nuit qu'elle la veillait. Elle répétait à chaque instant : Jésus, Marie et Joseph, priez pour moi, ayez pitié de mon âme. Quelquefois la chère enfant, au milieu des peines aigues, ajoutait de petits jurons à ces invocations ordinaires et s'écriait : Jésus, bonté divine, Marie, tonnerre, St. Joseph, assistez-moi donc maintenant et à l'heure de ma mort. Un soir, je la visitai et lui dis : que veux-tu que je fasse pour toi ? " Vous direz la messe demain pour moi, " répondit-elle. Je me tournai vers sa mère, elle me comprit : c'est de son chef qu'elle parle ainsi, dit-elle. Cette enfant, au catéchisme, depuis, donne des réponses extraordinaires pour son âge et qui étonnent les plus grands. On ne

sera pas surpris de tant de foi et de piété lorsqu'on saura que c'est la petite fille de Madame G. dont il a été question précédemment. Telle mère, telle enfant !

Dans les épidémies publiques, la grande moisson des âmes est encore une source d'allégresse pour le cœur du missionnaire. Au milieu du mois de décembre, 1868, la petite vérole fit son apparition à Jacksonville. Dans l'espace de six semaines, il y eut soixante quinze cas. La frayeur et l'épouvante étaient peintes sur toutes les figures. On n'a pas d'idée en Canada de l'horreur des Américains pour la petite vérole. Il suffit d'ajouter que les parents abandonnent leurs enfants, leurs amis, et préfèrent payer de bonnes sommes à des étrangers pour qu'ils en prennent soin. Dès le commencement de l'épidémie, les Religieuses du couvent offrirent leurs services, en faveur des pestiférées de l'hôpital, aux membres de la corporation de la ville ; ceux-ci remercièrent gracieusement les Sœurs de Charité, et les invitèrent à aller au domicile de ceux que les parents retenaient chez eux. L'humble missionnaire partagea autant que possible leurs travaux et leurs fatigues. Généralement, les missionnaires veillaient toutes les nuits au chevet des malades et des moribonds. Le repos, fréquemment interrompu, se prenait sur les heures de la journée. On ne put trouver qu'un seul homme, qui était italien, pour aider le missionnaire à enterrer les morts. Qu'il était triste et lugubre le cortége funéraire, passant, au milieu de la nuit, entre deux rangs de feux allumés sur les rues et se dirigeant vers le

cimetière ! là, on descendait le cercueil dans une fosse de six pieds de profondeur, puis on jetait par dessus les linges, les draps et les vêtements qui avaient servi au défunt pendant sa cruelle maladie. A la pâle lueur d'un fanal, les arbustes et les broussailles semblaient à une certaine distance, d'horribles fantômes, ce qui était de nature à effrayer les plus hardis. Cependant, il faut avouer que pendant tout ce temps, les missionnaires avaient une force et une vigueur plus qu'ordinaires. Car ils étaient aidés sans doute de la grâce du ciel.

La moisson fut abondante : il y eut quatorze baptêmes d'adultes et d'enfants, dont plus de la moitié alla droit au ciel, ornée qu'elle était de la robe baptismale, le reste est encore plein de vie et mène une conduite édifiante.

L'église protestante resta fermée pendant six ou sept semaines, tant on craignait de propager la contagion. Au contraire, l'Eglise catholique fut toujours ouverte au culte public, et l'assemblée des catholiques, au lieu de diminuer, était, au moins, aussi considérable qu'auparavant. Je prescrivis le jeûne et la prière pendant cette calamité publique, et je dis à tous les assistants que s'ils étaient fidèles à leurs devoirs religieux, Dieu, dans sa bonté, les épargnerait. En effet, un seul prit la maladie et en mourut. Voici comment cela arriva : c'était un vieillard de soixante et un an, un avocat américain, un nouveau converti. Quoique bon chrétien, il chancela un peu ; il avait tant peur d'être atteint par la peste, qu'il resta chez lui, le Dimanche, pendant les offices. Néanmoins, malgré toutes

ses précautions, il tomba malade et au bout de cinq jours, il expirait en me demandant une dernière bénédiction. Il fut enterré à minuit. Un dimanche, à deux heures et demie du matin, il me fallut déposer dans le cercueil, une petite fille de quatre ans, belle auparavant comme une rose, mais que la peste avait noircie comme la cheminée ; elle n'était qu'une masse de corruption ; je m'y pris en quatre ou cinq fois pour clouer le couvercle de la bière, car il me fallait courir dehors un instant pour vomir et respirer l'air frais. Comme je devais célébrer la messe à 10½ heures, je dus m'abstenir même d'une goutte d'eau et pratiquer une petite mortification. Arrivés au cimetière, la fosse n'était pas achevée, et le fossoyeur alarmé avait pris la fuite. Mon italien et moi, nous finîmes la fosse, au milieu des ténèbres, car la chandelle du fanal s'était éteinte. Quand la fosse fut creusée, je la bénis, et le corps de l'enfant fut descendu dans sa dernière demeure, à côté de sa mère, qui avait été baptisée et enterrée quelques jours auparavant. Tous les prédicants de la ville et des environs avaient pris la fuite, comme des poltrons, à l'apparition de l'épidémie. Pour comble d'impudence, du fond de leur retraite, dans les coins les plus reculés de la vallée, ils envoyaient des pastorales, ordonnant et prescrivant, à la ville pécheresse, des jeûnes, des humiliations et des prières, afin d'apaiser la colère divine. Un des deux journaux protestants répliqua : Merci, messieurs, de vos conseils et de vos ordonnances ; jusqu'ici, aidés du prêtre et des religieuses catholiques, nous nous

sommes bien passés de vous ; nous pouvons encore le faire à l'avenir. Merci de votre charité à bon marché ; et il complimenta les catholiques sur leur charité sans bornes et à toute épreuve ; enfin, il ajouta : qu'il n'y a que la vraie religion qui inspire tant d'héroïsme et de vertus.

MISSIONS SAUVAGES.

On compte plusieurs missions sauvages en Orégon et dans le territoire de Washington ; je ne dirai qu'un mot de l'une d'elles, ce sera l'histoire des autres. Dans le comté de Yamhill, au nord-ouest de l'Orégon, est la réserve du grand Rond. Le zélé et saint missionnaire Croquet, depuis douze ans qu'il est parmi les sauvages qui l'habitent, a opéré de nombreuses conversions. L'éducation séculière est donnée par un professeur laïque, le bon Père est chargé de leur éducation religieuse. Sous sa houlette pastorale, tout prospère ; il y a là une jolie chapelle, où les sauvages se réunissent pour les offices divins ; ils y chantent leurs prières et des hymnes en leur langue. C'est vraiment édifiant de les voir. Ils forment un bon noyau de chrétiens et tous les jours de nouveaux néophytes se présentent pour se joindre au troupeau du bon pasteur. Mgr. l'Archevêque Blanchet disait, il n'y a pas longtemps : le Père Croquet baptise presqu'autant d'adultes et d'enfants que tous les autres prêtres de l'Orégon.

LES CHINOIS.

A l'ouest des Montagnes Rocheuses, la population chinoise est estimée à plus de 125,000

individus, et à chaque steamer-poste de la Chine, il en arrive un grand nombre. Il ne sera pas hors de propos de donner quelques détails sur les habitudes de ce peuple. Depuis le dignitaire jusqu'au journalier, tous portent le même costume: la calotte, le collet, le long pardessus bleu, la ceinture, les pantalons bleus, les bas blancs, enfin les souliers d'étoffe bleue montés sur des semelles de papier. Pour compléter ce costume, imaginez-vous une tête rasée, sur laquelle il ne reste qu'un touffe de cheveux, d'où tombe le long du dos jusqu'aux talons une espèce de queue, maintenue par une tresse de soie, et vous aurez une idée exacte de la manière dont s'habillent les chinois. Soit dit en passant, c'est une offense digne du pénitencier pour tout américain de couper la tresse d'un chinois, la raison en est que celui-ci ne peut plus rentrer en Chine, pendant la vie, et qu'après la mort, ses os ne peuvent être transportés dans la terre du Céleste Empire. L'étiquette chinoise veut que l'on ait la tête couverte en compagnie. La calotte a ses pans relevés de broderies d'or, quelquefois de pierreries et ne manque pas d'une certaine élégance. Toutefois, les Chinois, pendant les dernières années, ont commencé à porter des bottes, puis des chapeaux, ensuite des pantalons à la façon moderne. Le nombre des femmes chinoises est assez restreint par ici. Elles s'habillent de la manière la plus simple du monde. Au lieu d'un chapeau ou d'un bonnet, un petit bandeau de velours ou un petit mouchoir retient la chevelure, qui est bien séparée au milieu, aussi lisse que du satin, et

toute rassemblée sur le derrière de la tête. Une aiguille d'argent la traverse; comme ornement, on y fixe aussi une fleur naturelle ou artificielle. Le pardessus des femmes n'est guère plus long que celui des hommes, et l'étoffe est de coton invariablement teint en bleu. Le pantalon des femmes est deux fois plus large que celui des hommes. Le complément indispensable de la parure d'une chinoise est dans les petits pieds. Aussi leurs souliers, fabriqués par elles-mêmes, ne coûtent pas plus de 15 à 20 sous. Les dépenses générales pour l'habillement d'une femme ne dépassent point 5 piastres par an. Mais quelle mode bizarre, dira-t-on, que cette compression des pieds, faite, semble-t-il, pour les empêcher de marcher? Il est bien des modes, autrement désastreuses, inventées par le démon, pour ruiner les familles et perdre les âmes!

Un proverbe chinois dit, que les cérémonies sont le parfum de l'amitié. La plus vulgaire de leurs salutations consiste à dire : as-tu mangé ton riz? Entre amis, s'échange le mot: je vous salue, je vous salue. Un salut plus solennel consiste à s'incliner profondément. Les chinois tout païens qu'ils soient (j'en ai rencontré cependant qui avaient été baptisés en Chine), ne peuvent imaginer comment le respect peut se concilier avec l'absence des cérémonies. La plus solennelle de toutes les salutations est de faire trois génuflexions et de frapper neuf fois le sol avec la tête. Ce salut se fait au cimetière, à l'enterrement des morts.

Les chinois ont trois repas principaux comme

nous, le premier s'appelle le riz du matin, le second, le riz du midi, et le troisième, le riz du soir. A table, on n'a pas de cuillère, pas de fourchettes, pas de couteau ; tout cela est remplacé par deux bâtons d'ivoire ou de bambou ; pas de pain, pas de vin, pas de lait, pas de beurre. Le pain est remplacé par le riz, le vin par le thé ou la bière de riz, le lait et le beurre par l'huile pour assaisonner les mets. Le repas ordinaire consiste en riz ; deux ou trois grandes tasses de riz font un léger dîner. Des deux bâtons réunis dans les doigts de la main droite les chinois saisissent assez adroitement les légumes, le poisson et la viande coupée d'avance en petits morceaux. Ils ajoutent de temps en temps ces aliments au riz qui est leur principale nourriture.

La masse des Chinois, sur la côte du Pacifique, se nourrit de cette manière. L'entretien d'un homme ne dépasse guère la somme de 19 à 20 sous par jour ; ce n'est pas la moitié de la dépense d'un blanc. Dans les repas solennels, on varie un peu, mais le riz est toujours la base indispensable de tout repas. On finit ordinairement par les confitures. Alors on apporte une serviette trempée dans de l'eau chaude pour que les convives se lavent le visage ; puis, si vous fumez, on vous bourre une large pipe de bambou et on vous l'allume, quand vous avez pris la tasse de thé qui vous a été présentée sur un plateau vernis. Puis on cause jusqu'à ce que les visiteurs se dispersent après les cérémonies d'usage.

Quand un chinois meurt on lui fait faire un

cercueil selon son rang et il est enterré avec de pompeuses cérémonies. A la tête du cortége funéraire, marchent plusieurs chinois qui laissent tomber, sur leur passage, de nombreux morceaux de papier de différentes couleurs (le jaune et le rouge prédominent), sur lesquels sont des inscriptions en caractère de leur pays. Le terrain assigné à leur inhumation, à Jacksonville, est sur le penchant d'une colline, et ils ont un grand soin de placer les cadavres, la tête vers la base. Ensuite, ils allument de petits bâtons de bambou, répandent un certain liquide et brûlent autour de la fosse tous les objets qui avaient appartenu au défunt ; autrefois, on les laissait sur la tombe elle-même, mais ayant remarqué qu'ils étaient enlevés, ils les brûlent toujours depuis. Alors il font trois génuflexions et touchent neuf fois le sol avec la tête, suivant l'interprétation des blancs, en signe d'adieu. Si quelque chinois de la parenté part pour la Chine, en visite ou par affaire, on relève alors les corps ; on en gratte les os parfaitement, puis on les transporte en Chine pour y être enterrés avec soin, autrement, disent les chinois, les âmes n'entreraient point en Paradis. Dans le cours de l'année, il y a trois ou quatre fêtes des morts. En conséquence, tous les chinois qui ont des parents ou des amis, dont les restes reposent dans le cimetière, louent plusieurs wagons, les montent et les chargent de petits cochons rôtis, en entier, de volailles, de biscuits, de gâteaux, de petits barils de liqueur et de bâtons de bambou. Arrivés sur le bord des fosses, toutes les cérémonies de l'enterrement

se renouvellent : ils allument les bâtons et versent le liquide ; puis ils s'inclinent profondément et frappent le sol du pied ou de la tête ; ensuite, ils offrent aux morts toutes les provisions qu'ils déposent et brûlent sur les fosses, à cause des blancs ou des sauvages qui autrement viendraient les enlever.

Sur la côte du Pacifique, les chinois travaillent pour la plupart dans les mines d'or, soit à leur compte, soit à gages, ou bien encore sur les chemins de fer On ne saurait dire tous les millions de piastres qui s'en vont en Chine, chaque année. Car, tout l'argent qu'ils gagnent y est transporté : ils achètent leurs marchandises chinoises dans les grandes villes, où un bon nombre d'entre eux ont des magasins. Ils en ont plus de mille à San Francisco seulement. Aujourd'hui, dans cette ville, on compte des milliers de chinois employés dans les manufactures, surtout dans celles de chaussures et de tabac. Un nombre assez considérable a remplacé les servantes dans les familles, au grand détriment de ces filles et de ceux qui emploient les chinois : il est vrai que ceux-ci font bien la cuisine, le lavage et le repassage ; qu'ils scient et fendent le bois aussi, mais ils sont fins filous. Comme ils couchent rarement là où ils travaillent, le soir, en se rendant chez eux, dans un coin écarté de la ville, ils emportent, tantôt une chandelle, tantôt une poignée de sucre, d'autre fois une pincée de café etc. En général, l'émigration chinoise provient des bases classes de la société ; on les envoie ici comme esclaves, pour amasser de

l'argent afin de payer leurs dettes en Chine. Beaucoup cependant savent lire et écrire ; ils calculent d'une manière si expéditive qu'ils laissent en arrière les plus habiles arithméticiens de la côte, et cela au moyen d'allumettes, de petits bâtons, ou de certains signes tracés sur du papier ou sur une planche. Plusieurs d'entre eux parlent l'anglais assez bien pour les affaires ordinaires. J'ajouterai pour dernier mot que l'on remarque dans la ville de San Francisco 50 à 60 chinois qui sont de très-zélés et de très-fervents catholiques. Oh ! qu'un missionnaire dévoué et qui parlerait leur langue aurait un vaste champ à cultiver au milieu de cette population si dégradée !

CURIOSITÉS NATURELLES EN ORÉGON.

Sur les frontières de l'Orégon et de la Californie, il y a une magnifique source de soude (soda) ; c'est un excellent tonique au dire du Dr. Colwell qui la possède. Les bords de la fontaine sont couverts de rouille, C'est le rendez-vous de tous les malades des environs. L'air frais, le changement de diète, le repos, les perspectives les plus imposantes et les vues les plus pittoresques qu'offrent les montagnes d'alentour, surtout l'eau de la source pétillante et claire comme du cristal ; bref, tout contribue à ramener la santé délabrée.

A 100 milles, à l'est de Jacksonville, on rencontre beaucoup de sources d'eau thermale ; la vapeur s'en élève à une grande hauteur. L'eau est tellement bouillante, à certains endroits, qu'on ne peut y laisser les doigts qu'un instant.

Et ce qui au fond est digne de remarque, c'est que l'on aperçoit une espèce d'herbe aussi verte que celle qui croît sur les bords des ruisseaux. Ces sources bouillantes paraissent confirmer l'opinion de ceux qui disent que l'intérieur de la terre est en état de fusion. Dans le voisinage de ces sources chaudes, j'en ai vu qui fournissent une eau si glacée qu'une seule cuillérée vous fait grincer les dents.

Non loin delà, se trouve le lac *Majesté*. C'est une des merveilles du monde entier. Ce lac est situé sur le sommet des Cascades, à une hauteur de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est comme encaissé dans la montagne, et ses bords sont si perpendiculaires qu'il est extrêmement difficile d'y descendre. Un homme au bord de l'eau ne paraît pas avoir plus de six pouces de grandeur lorsqu'on le regarde d'en haut. Le lac a une forme oblongue ; on estime sa longueur à dix milles et sa largeur à cinq. La profondeur du bassin jusqu'à la surface de l'eau est au moins de mille pieds, et de là, au fond du lac, elle est évaluée de cinq à huit cents. Au milieu du lac, se trouve une petite île, ayant toute les indications d'un volcan éteint. Ce lac ne paraît pas avoir de débouché, mais on se rend compte de cette particularité, quand on aperçoit, à la base de la montagne, des sources d'eau froide comme la glace et si considérables qu'elles forment à l'instant d'importantes rivières.

A Orégon-City, les chûtes de la belle rivière Willamette tombent de trente pieds perpendiculairement ; dans l'espace d'un demi-mille, la

rivière incline d'au moins trente pieds encore. Au moyen d'un canal, qui vient d'être terminé, bâteaux montent et descendent le courant, comme s'il n'y avait aucun obstacle. Les chûtes de la rivière des Coquins, au sud de l'Orégon, ont de de cinquante à soixante pieds de hauteur ; le bruit en est entendu de bien loin.

CURIOSITÉS NATURELLES EN CALIFORNIE.

Les arbres géants de Calavéras, au centre de la Californie, ont un renom universel. Il y a sur une montagne, un groupe de cent trois arbres gigantesques, dont quelques uns excèdent trente pieds de diamètre, ce sont là les plus majestueux modèles du règne végétal que la terre ait jamais produits. Il ne faut pas demander si les touristes de l'Europe et de l'Amérique vont les visiter.

Au nord-ouest de la Californie, on remarque une immense forêt de pins rouges ; les arbres ont de deux à trois cents pieds d'élévation et leur diamètre varie de quinze à vingt-deux pieds. Sur le bord de la voie publique, le voyageur aperçoit une maison et une grange de dimensions ordinaires. Le tout fut, dit-on, bâti avec le bois du même arbre ; et au moyen d'un second, le fermier obtint assez de perches et de piquets pour cloturer sa terre de 320 âcres. Je donne ce fait tel qui m'a été rapporté, lors d'une mission dans ces parages.

Dans le comté de Napa, les sources de soufre blanc et de soude (soda) ont des propriétés médicinales remarquables. Tout le pays est

volcanique et indique des feux intérieurs, comme le prouvent quantités de sources chaudes. Près d'elles, il s'élève de jolis villages, et les visiteurs et les invalides, durant la chaleur de l'été, y trouvent toutes sortes d'accommodations.

Au nord de la Californie, vers la côte, dans les profondes gorges des montagnes de Ste. Hélène, on a une frappante image de l'enfer. Vous y rencontrez de nombreuses sources minérales, de toutes les couleurs, de toutes les températures, et des dépôts considérables de magnésie, de souffre, etc. La chaudière des sorcières, ainsi appelée, est d'eau noire et bouillante ; elle imprègne l'air de ces gaz sulfureux et épouvante les sens ; des volumes de vapeurs s'élèvent à plusieurs centaines de pieds, dans l'air, avec un bruit semblable à la haute pression de la vapeur d'un bâteau, ou aux détonations d'un canon. C'est le phénomène le plus intéressant de la nature sur la côte du Pacifique, et peut-être dans le monde entier. Les chemins qui y conduisent sont très-fréquentés et offrent aux yeux du voyageur les plus beaux points de vue de la Californie.

Un mot sur l'histoire du chemin de fer du Pacifique.

On commença en février 1863, la construction de la partie ouest du chemin de fer du Pacifique. Les premiers huit milles à l'est de Sacramento coûtèrent au gouvernement $16,000 par mille ; les cent cinquante milles suivants, à travers les montagnes de la Sierra Nevada $48,000 chacun ; le reste du chemin à l'Ouest des mon-

tagnes Rocheuses, à raison de $32,000 par mille. Outre ce subside, le gouvernement accorda à la compagnie 12,800 acres de terre, par mille, alternativement de chaque côté de la route. Cent-cinq milles de chemin étaient complétés de Sacramento au sommet des Sierras, en juillet 1867. Trois cents milles se construisirent en 1868. Le 15 avril 1869, la ligne était ouverte jusqu'au lac Salé, à 667 milles de Sacramento. Enfin le 10 mai 1869, le chemin de fer était fini jusqu'à Ogden, à la jonction de celui de l'Union, venant de l'Est. Il y a eu depuis lors une ligne continue de l'Atlantique au Pacifique. Lorsque vint le moment de placer les deux derniers clous, l'un en or et l'autre en argent, il y eut de grandes réjouissances. Comme le gouverneur de la Californie et le président da la compagnie enfonçaient, chacun un des clous, avec un marteau d'argent massif, les fils de télégraphe, qui étaient attachés au marteau, annoncèrent l'évènement remarquable.

Voyage sur le chemin de Fer

A TRAVERS LE CONTINENT AMERICAIN.

Le 30 avril, 1873, j'obtenais de Mgr, l'archevêque Blanchet quelques mois de délassement, après dix années de travaux en Orégon. En conséquence, le 6 juillet suivant, je partis de Jacksonville et me rendis à San Francisco en

deux jours et demi. La métropole du Pacifique avait bien changé en dix ans. Sa population est maintenant de 181,000 âmes. Les édifices publics peuvent être comparés avec ceux de n'importe quelle ville de l'Union. On est en ce moment à jeter les fondations de l'Hôtel-de-Ville, de la douane et de l'Hôtel des monnaies ; le premier coûtera cinq millions de piastres ; le second édifice un million et demi, et le troisième près de deux millions. Parmi les résidences privées, il n'est pas rare d'en voir qni valent un quart de million. Il est plusieurs hôtels en marbre blanc, de très-grandes dimensions, et d'un coût presque fabuleux. Depuis 1867, la ligne de bateaux à vapeur, établie entre la Chine et la côte du Pacifique, une ou deux fois par mois, contribue puissamment à augmenter le commerce déjà immense de la grande ville. On publie 75 journaux à San Francisco, et on y compte 60 églises de toutes les dénominations religieuses. De somptueux chars urbains traversent en tous sens les plus belles rues. Comme toutes les grandes cités américaines, San Francisco a ses vastes parcs, ses monuments, ses institutions et un grand cimetière dont elle est fière et à bon droit. La reine du Pacifique néanmoins a passé par de terribles vicissitudes : six fois en 21 mois, la plus grande partie de la ville était réduite en cendres; cette perte est estimée à 22 millions et demi de piastres. Les tremblements de terre l'ont aussi visité à plusieurs reprises, surtout en 1866 et en 1868.

Je fis une visite rapide à San José, appelé le jardin de la Californie, à Oakland, en face de

San Francisco, et jetant un dernier regard sur les pittoresques montagnes qui entourent l'industrieuse ville, le 14 juillet au matin, je pris le chemin de fer pour Sacramento. Dans quelques heures, cette ville, cachée dans un bocage, apparaissait à la vue. Il était midi ; et au cri, à bord pour Chicago, nous étions à notre poste et entrâmes dans le chars, qui, dans un instant sont remplis de passagers. Comme le train gravissait les montagnes de Sierra Nevada, la ville d'Auburn, située au milieu de jolis bosquets s'offrit à nos regards. Le convoi en montant ne fait que 22 milles à l'heure, tandis qu'en descendant, il en fait de 35 à 40.

A 10 heures du soir, au moment où je me préparais à prendre mon repos, le train était arrivé au sommet des Nevadas, à 7,042 pieds au-dessus de l'océan. Quelquefois ici dans les gorges des montagnes, la neige a de 50 à 60 pieds de profondeur. Avant d'arriver au sommet, le long convoi, en passant d'une élévation à une autre faisait l'effet d'un S, pendant que l'œil apercevait de chaque côté des points de vue d'une incomparable sublimité. On passe au-dessus d'abîmes affreux, dans des tunnels de 15 à 1600 pieds de longueur, sur la cime des montagnes, sur la pointe de rochers escarpés dont la vue fait frémir ; quelquefois, nous sommes à des centaines de pieds au-dessus d'une rivière ; d'autrefois sur des ponts de la longueur d'un mille ; enfin sur des hauteurs d'où vous apercevez des ravins et des précipices à 1000 pieds de profondeur. Audessus de vos têtes, un nuage blanc est la seule tache au firma-

ment, et au-dessus de tout cela, les pics de la Sierra Nevada, comme des lances, enveloppés de neige, percent les nues. En arrière sont les vallées et les plaines de la Californie et de l'Orégon, qui descendent jusqu'à l'océan ; ces vallées sont sans rivales au point de vue de la fertilité.

Dans la vallée d'une montagne, près du sommet des Sierras, est le lac Donner, d'un aspect pittoresque, mais de triste mémoire. Ce fut là que le capitaine Donner et ses associés furent enneigés et périrent presque tous de faim et de misère dans l'hiver de 1846. Le parti se composait de 81 personnes ; quand ils eurent mangé le reste de leurs provisions et le cuir de leurs selles et de leurs harnais, ils furent réduits à la nécessité de dévorer les restes de leurs frères qui avaient péri de froid et de faim. Le lac Donner paraît être à la distance de 800 verges de la terrace du chemin de fer. En ce moment, nous étions dans la région des avalanches. Dans le mois de juin, il y a quelque danger, mais en juillet le voyageur en a peu à redouter. Les américains, dans leur prévoyance, ont construit des abris très-forts, pour se garantir des avalanches. Souvent néanmoins, ils succombent sous le fardeau. L'ensemble de ces appentis couvrirait 50 milles ; ces abris ont coûté deux millions de piastres ; ils interceptent beaucoup la vue du paysage.

A la descente des Sierras, nous fîmes halte à l'entreprenante ville de Truckee. Il y a ici un digne missionnaire français, le Révd. Père Meville, qui parle assez facilement l'anglais et qui

est respecté de tout le monde. A la station de Verdi, toute apparence de civilisation disparut. Le sable et les sauges du Nevada se présentent maintenant, et en peu d'heures, le désert est encore bien plus triste, c'est le grand district d'Utah, à 4200 pieds audessus de la mer. Cette contrée, si renommée par sa poussière alcaline, a une largeur de 400 milles, jusqu'au lac Salé. On voit dans ce désert une quantité de sources d'eau thermale ; l'eau est si chaude que les voyageurs y cuisent des œufs. Le lac Salé a environ 60 milles de longueur sur 40 de largeur ; aucun poisson n'a été vu dans ce bassin : dernièrement on y en a introduit dans l'espoir de les voir se multiplier.

A l'extrémité sud-est du lac et à 45 milles de la ligne du chemin de fer du Pacifique, est située la ville des Mormons. Sa population est de 26,000 âmes. Les rues, larges et droites, sont éclairées par le gaz et bordées d'une double rangées d'arbres ; deux ruisseaux d'une eau claire comme du cristal, parcourent toutes les rues et donnent une air frais à la ville. Le Tabernacle ou temple des Mormons peut contenir 13,000 personnes ; l'orgue, qui coûte $40,000, est très-puissant. Au dire des habitants de la ville, c'est le second aux Etats-Unis, celui de Boston en étant le premier.

Comme le train de l'Ouest arrête à Ogden, les passagers ont le temps d'aller visiter la ville du lac Salé, au moyen d'un petit embranchement. Parmi les édifices publics, on remarque la jolie église catholique de Ste. Marie Madeleine, qui est fréquentée par 5 ou 600 fidèles ;

ce petit troupeau est sous la houlette pastorale du Révd. Père Walsh. Lors de mon passage au lac Salé, un événement fit sensation, ce fut le départ précipité de madame Webb Young. (La 7e des quarante femmes de Brigham Young). Trois avocats éminents furent engagés immédiatement par la dame pour procurer son divorce et obtenir de plus une pension alimentaire. Ce procès va sans doute révéler bien des faits extraordinaires relativement à la vie intime du *prophète*. Les mormons, qui ont vécu en paix jusqu'aujourd'hui, commencent à être dans le désarroi. La civilisation a pénétré jusqu'au lac Salé, et les gentils sont assez nombreux pour faire exécuter les lois par les disciples aveugles de Jos. Smith et de Brigham Young. La loi, qui défend la polygamie, est en force dans l'Utah et Brigham Young parle d'aller s'enfoncer, avec 20,000 de ses disciples dans les montagnes de l'Arizona, loin du télégraphe et de la civilisation.

Le pays au nord et à l'est du bassin salé forme un agréable contraste avec la région stérile et sablonneuse que nous venions de traverser. La beauté des environs, les collines qui semblent abriter la capitale des Mormons, les petites vallées, comme des oasis, si bien cultivées et si fertiles, tout réjouit la vue. Dans la ville du lac Salé les Mormons sont si bien composés à l'extérieur, que nous ne pûmes nous empêcher de les comparer aux beaux dehors d'une pomme vermeille, mais dont le cœur est pourri. Au contraire, ceux que nous rencontrâmes dans le voisinage du bassin sont misérables et dégradés, à peine plus civilisés que les

chinois et les sauvages. De ces derniers, nous en vîmes le visage tatoué de diverses couleurs ; ils étaient accompagnés de leurs sales sauvagesses et de leurs dégoûtants enfants.

La rivière verte, que l'on passe sur un pont de piles de la longueur d'un mille, forme la borne du Diocèse de Grass Valley, de Mgr. O'Connell.

L'hiver est très-rude dans les plaines de l'ouest, entre le Colorado et Wyoming d'une part, et le Kansas et le Nébraska de l'autre. Des trains ont été bloqués en 1871, 72 et 73, de sorte que les voyageurs de San Francisco n'ont atteint Chicago qu'au bout de vingt jours. La neige poussée par le vent s'était amoncelée à de grandes hauteurs et formait contre le versant de certaines montagnes des murailles qui avaient la solidité de la glace. Près de Sherman, sur les Montagnes Rocheuses, les trains ne parcouraient pas plus de quatre milles en 24 heures. Dans ces cas, il y a 3, 5, 7 et même 8 locomotives, dont la 1ère est armée d'une charrue ou chasse-neige, haut de onze pieds, le tout en chêne avec plaques en fer. Les centaines de chars, chargés de marchandises, on le devine, n'ont pas été plus heureux que ceux des passagers. Représentez-vous l'étonnement des voyageurs de la Chine et du Japon, par le steamer-poste du Pacifique, débarqués des pays du soleil, et tombant tout-à-coup au milieu de pareilles tempêtes de neige. Représentez-vous l'agréable surprise pour le touriste, quand emporté par la vapeur, à peine sorti des glaces et des neiges, il se trouve soudain transporté au

milieu des jardins et des prés verdoyants, tandis que les roues de la machine conservent encore les flocons de neige amassés sur la route. Le voyageur ouvre sa fenêtre, un air doux lui souffle au visage, le chant des oiseaux frappe son oreille ; bref, il a la splendeur du printemps.

A la station de Sherman, sur la crête des Montagnes Rocheuses, nous sommes à 8,424 pieds au-dessus de l'Océan. Nous en étions au 4e jour de marche depuis San Francisco. Deux heures et demie plus tard, nous entrions dans la région des prairies, après une descente de 5,000 pieds ; puis nous dirigeâmes notre course à l'est environ 400 milles. Dans les vastes plaines, qui couvrent les flancs des Montagnes Rocheuses, nous rencontrâmes, en plusieurs bandes, 18 à 20,000 bêtes à cornes, venant du Texas ; ces animaux avaient été vendus à des bouchers de la Californie à raison de 7 à $11 la la tête. Il faut voir sur cette route, les milliers de bœufs sauvages, les buffles et les chevreuils. Alors, à chaque repas, nous sommes sûrs d'avoir toujours de la viande fraîche. Le voyageur aperçoit aussi des milliers de chiens dits des prairies ; tantôt, assis sur les pattes de derrière, et tournés vers le convoi, ils poussent des hurlements ; tantôt, ils gambadent et font mille soubresauts.

La Rivière Platte, à proximité, à notre droite, est longée pendant une demi-journée ; puis enfin nous arrivâmes à Omaha, la capitale du Nébraska ; là, nous devions retrouver la vie civilisée. Mgr. O'Gorman est l'évêque du diocèse de Nébraska. Sa cathédrale est une magni-

fique église en brique, dont la flèche élancée va dire au loin qu'elle porte le signe du salut. La ville d'Omaha prospère rapidement, et sa population est en ce moment de 22,000 habitants. Les Sœurs de la miséricorde ont soin de l'hôpital et de plusieurs académies. A Omaha, on traverse la rivière Missouri, sur un pont d'un millé de longueur ; il est en fer et coûte, dit-on, deux millions de piastres, et à Council Bluffs, on prend les chars pour Chicago, qui sont prêts à partir sans délai.

Dans l'état de l'Iowa, à Davenport, vous passez le Mississipi sur un pont aussi en fer, et vous êtes surpris en voyant ce fleuve aussi large à 1500 milles de son embouchure. Je dirai ici un mot des fameux chars-dortoirs, sur cette ligne ; ils sont aménagés de la façon la plus comfortable, chauffés au moyen de tuyaux qui passent sous chaque voiture ; ils sont munis de doubles fenêtres et la ventilation est excellente. Les passagers ont des lits à ressort, de bons mets et des vins exquis, comme dans les hôtels de première classe. On dort aussi bien dans les chars dortoirs que dans sa chambre ; les légers balancements vous invitent à un doux sommeil. Dans ces chars-palais, on pousse la propreté et les prévéhances jusqu'à la recherche. Il y a même des harmoniums, de sorte que le chant et la musique forment pour le voyageur un agréable passetemps. Ces chars splendides, que l'on peut comparer à des hôtels ambulants coûtent de 15 à $20,000 chacun.

Vers 4 heures de l'après-midi, le 6 jour de marche, nous arrivions à Chicago. Un étran-

ger qui arrive aujourd'hui dans cette ville, peut à peine voir les vestiges de l'immense conflagration qui la détruisit; il y a deux ans! tant est grande l'énergie et l'activité du peuple américain. Chicago a actuellement les plus grands hôtels et les plus magnifiques magasins des Etats-Unis. Ici ce qui l'on veut avant tout pour un édifice, c'est la grandeur, le style, la magnificence et l'élégance, la question d'argent n'est que secondaire. Il y a à peine 30 ans, cette ville n'avait point d'existence; elle est à présent la 4e de l'Union, sa population étant près de 400,000 âmes. La métropole de l'ouest est un des fameux centres d'industrie aux Etats-Unis.

On y remarque des élévateurs capables de contenir douze millions de boisseaux de blé et si bien ordonnés qu'on y charge les plus grands vaisseaux en moins d'une heure; on y voit des abattoirs dont chacun tue de 1000 à 2000 porcs en un jour; un réseau de 17 chemins de fer qui communique avec chaque état; on y admire son tunnel de deux milles, sous le lac Michigan, qui fournit une eau pure et fraîche à ses habitants; ses machines pour élever des carrés entiers de maisons, afin d'y ajouter un ou deux étages, sans cependant nuire aux affaires et au comfort de ses occupants. Chicago est sans contredit le centre du go-ahead américain. Le catholicisme y fait aussi de grands progrès, sous la juridiction de Mgr. Foléy, qui est le digne évêque du diocèse. Dans la ville seulement, on y compte 27 églises catholiques, neuf couvents et un grand nombre d'écoles parois-

siales, dont la plupart sont sous la direction des Religieux.

On rencontre à dix-sept milles de Chicago, une ville assez considérable, dont les habitants sont des bêtes à cornes, des cochons et des moutons. Ces animaux sont mieux traités que des milliers de pauvres créatures humaines dans certains quartiers de New York. Cette ville des bêtes, comme les Américains l'appellent, a des rues éclairées par le gaz, une banque, une office pour le télégraphe et pour la poste, un journal, etc. 118,350 résidents y trouvent leur comfort, à savoir : 21,000 bêtes à cornes, 75,000 cochons, 22,000 moutons et 350 chevaux. La ville comprend 345 acres de terre. Deux puits artésiens de 1190 et de 1032 pieds emplissent deux étangs qui, au moyen de tuyaux, fournissent partout de l'eau en abondance. 175 à 200 hommes y sont constamment employés. Cette entreprise coûte deux millions de piastres. Au moyen d'un chemin de fer, les animaux sont transportés aux diverses boucheries de Chicago et des villes voisines.

Le 8e jour du trajet, les villes de Kingston, de Brockville et de Prescott passèrent successivement sous mes yeux, et vers midi, j'arrivais à Montréal. Je foulais encore une fois la terre bénie du Bas-Canada. La ville de Marie m'apparaissait deux fois plus joyeuse et plus prospère que je la laissais en 1863. Je fus étonné à la vue des résidences princières et des magasins superbes qui y avaient été érigés. La magnifique cathédrale qui se construit et le Gésu aux peintures si brillantes et si variées,

en un mot tous les édifices religieux proclament hautement l'esprit de foi et de piété des catholiques de Montréal. L'antique et bonne ville de Québec me sembla gaie et rajeunie; en dix ans, elle a perdu beaucoup de son aspect guerrier. La presque totalité des troupes et beaucoup de munitions de guerre ont repris le chemin de la mère-patrie ; des cinq portes qu'elle avait, quatre ont disparu ; des rues ont été élargies et ornées de plantations ; bref, la cité de Champlain, tout en demeurant conservatrice par son amour pour la paix et par ses anciennes traditions scientifiques et littéraires, s'est déclaré en faveur du progrès par l'apparition des chars urbains et de nombreux édifices à la moderne.

Les voyageurs, après avoir traversé si rapidement le continent américain, quoique la distance soit de 3,300 milles, oublient bien vite le temps où l'on employait plusieurs mois à parcourir le même trajet, comme le fit Mgr. l'archevêque Blanchet, qui partit de Montréal le 5 mai, 1838, et n'arriva à sa mission que le 24 novembre suivant. La distance nous est encore marquée d'une manière plus sensible par la différence du temps ; ainsi, quand il est midi à à Québec, il est huit heures et demie du matin à Orégon-city.

FIN.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

3 2044 025 696 410